

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Rédaction & Administration

6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS.

A. DE LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclames

sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

UNE SOCIÉTÉ DE SCANDALES

AVENTURE GALANTE --- LA PIPE DE FABIO

Tirage justifié :
51,000 N

UNE Société de Scandales

J'étais depuis quinze jours à bout de copie, étant à bout de scandale. Rien, qu'un prussien massacrant des français, qu'il prenait pour des chiens; rien que des petits procès en séparation, des gifles échangées sur les boulevards.

J'avais déjà imaginé un truc qui aurait profité à la presse intéressante dont la *Bavarde* est évidemment le type le plus accompli. Mon plan était très simple : comme les choses d'un entendement facile, il peut s'expliquer en peu de mots.

La presse se syndiquait. Elle aurait organisé une société anonyme de scandales, à un capital déterminé. Par ce temps de conversion qui court, c'était un colossal succès assuré. Le scandale ça va toujours, quel bourgeois aurait hésité à mettre des fonds dans une opération aussi appréciable ?

Le fonctionnement en aurait été commode. Je veux d'abord mettre sous vos yeux le prospectus que j'avais rédigé en vue de cette affaire :

SOCIÉTÉ ANONYME DE SCANDALES
Au capital de 10,000,000 de francs
POUR LE DÉVELOPPEMENT EN
FRANCE DES ARTICLES À SENSATION.

La société a pour but :
1° De monopoliser les scandales individuels en leur donnant l'importance qu'ils méritent;
2° D'en tirer le plus grand bénéfice possible;

3° D'alimenter la copie des rédacteurs français, que la pénurie de scandales plonge dans la plus terrible désolation.

EXPOSÉ :

On a remarqué qu'aujourd'hui le mal à la mode c'est la névrose. La tension des nerfs produit d'étranges effets de décomposition morale : d'où le scandale.

Le scandale est donc le véritable terrain de la prospérité nationale. C'est un peu plus sale que le guano du Pérou, mais c'est d'un rapport dix fois supérieur.

Tout le monde est intéressé dans l'affaire : les petits et les grands, surtout les grands, qui détiennent les capitaux — et les vices — nécessaires au bon fonctionnement de la société.

Le journalisme moderne vit de scandales. Il y a cependant des jours de chômage. Grâce aux puissantes ramifications de notre société, ces jours de chômage n'existeraient plus. Le moindre scandale serait connu. La chronique regorgerait de faits intéressants et la vente des journaux s'augmenterait considérablement.

C'est donc un placement assuré, une affaire de tout repos rapportant aux actionnaires, outre la considération des honnêtes gens, un intérêt de 100 pour 100.

J'avais laissé en blanc le nom des membres du conseil.

Néanmoins, j'avais des idées très nettement définies, des adresses toutes trouvées. J'ai la sur mon bureau une liste dressée par mes soins contenant les noms ronflants de très hauts personnages dont la présence seule — sur un prospectus — constitue le plus beau scandale du monde.

Remarquez ce qu'il y avait de joli dans cette idée, ô mesdames les demi-mondaines, si friandes de choses défendues. Nous divulguerions chaque jour, pour votre petit lever, un scandale du monde très attachant, dont vous auriez ri à gorge déployée.

Vous n'êtes jamais si heureuses, ô reines parties d'en bas, que lorsqu'on démolit les reines tombant d'en haut.

Du reste, et pour nous aider dans cette tâche, nous aurions eu soin de nous adjoindre des dames très expertes en l'art de scandaliser les foules : toutes celles qui tripotent audacieusement dans

les affaires de l'amour et qui se fichent du qu'en-dira-t-on, ni plus ni moins que les comtesses qui font un lit d'amour de la litère de leur palefrenier.

Ainsi Fanny Robert, qui décoiffe et qui coiffe si admirablement le prince, aurait tenu la tête de ligne, avec la baronne d'Ange, qui sait les goûts raffinés des petits vieux de la haute volée. Mme Eliuini aurait traité les questions pathologiques, ma cousine d'Asco les affaires de bourse — ce n'est pas pour Albert Wolff que je dis ça — Sarah Bernhardt aurait fait la chronique dramatique.

Puis nous aurions demandé à Annette Bassin les indications des toilettes féminines. Annette Bassin est l'émule de Marguerite d'Avincourt. Louise Michel — quoique d'une irrésistible beauté — aurait dégonflé les ballons politiques et la petite Foirieux aurait gonflé tout ce qu'elle aurait voulu.

Nous avions compté sur la collaboration des princesses répondant aux noms harmonieux de Clo-Clo, de Fonfon, de Jenny Bidel, de Jenny l'ingénue ou de Jenny Lavache. Toutes les Jenny, sauf Jenny l'ouvrière, qui, en sa qualité de fille du peuple, est occupée d'affaires plus sérieuses.

Reste à savoir si, malgré toute leur bonne volonté, ces dames auraient alimenté nos copies et donné à nos organes le sel, le piment, tout le relevé provincial qui plaît tant aujourd'hui au palais blasé du lecteur et à la jolie langue rose effilée de la lectrice.

Mais, pas embarrassés pour si peu, et si nous manquions de scandales, confrères, nous n'avions qu'à inventer.

C'est le truc du théâtre. Les secrétaires savent fabriquer ces échos qui n'ont l'air de rien et prennent aux yeux de la foule des proportions inattendues. Demandez un peu à Delilia, l'idéal des secrétaires, quel esprit de tactique il faut dépenser dans ces bulletins victorieux qui précèdent les victoires.

Eh bien ! quand nous chômerons, ligons-nous et faisons ces scandales tout seuls — tout seuls avec les dames déjà nommées, nous arriverons à forcer les revenus de la société en forçant le tirage de nos canards. Ce sera, je l'imagine, une heureuse spéculation.

Nous aurons des scandales provinciaux et des scandales parisiens. Chacun jouera sa note dans le concert.

Pour les causes criminelles, je n'ose pas assigner tout haut les places, mais je sais, ici à Lyon, où trouver l'homme des vols sur les grandes routes et l'homme des chantages financiers à Paris, c'est la même chose, avec cette différence qu'il y en a davantage.

Pour les scandales — les doux scandales d'amour — maris trompés, lapins posés, attentats aux mœurs dans les bosquets de Meudon, sérénades en pleins boulevards, cançons dont on cause à la plate, ce serait la chose la plus délicieuse du monde.

Ici on surprendait Loiseau en conversation criminelle avec Elodie Valois, ou bien le petit Sion — soyons attiques — jouant de la guitare sous la fenêtre de Blanche Tête de Singe, ou de tout autre animal, c'est de la tête que je parle.

Les jolis garçons comme Francisque Sarcey se feraient suivre par les jolies filles. M. Yves Guyot, transformé en agent des mœurs, arrêterait la petite d'Erincourt et lui demanderait sa carte. Sur quoi la petite riposterait posément : « Qu'on me mène au Dépôt, je n'aurai d'autre carte que ma carte d'électricité. »

M. Albert Wolff serait trouvé faisant la cour à une bonne d'enfant — accusation de viol qui ne saurait jamais être prouvée. Le chaste Ignotius serait arrêté se promenant bras dessus bras dessous avec Saint-Cenest, vêtu de son talent et d'un lorgnon.

Paul Bonnetain s'amuserait en pleine rue à lire Charlot. Zola, pudique vierge, se compromettrait au bras de Massin, et — scandale sans précédent — miss Nilsson, du Palace, se ferait couronner rosière par Félicien Champsaur — ce rosier.

Oui, je m'étais mis dans la tête de fonder cette société anonyme du scandale durant cette quinzaine sans scandale. Les journaux de Carcassonne me racontent légalement le cas des dames de Pointis, châtelaines de Caraguthes et de la Forêt, et des gentilshommes répondant aux noms éclatants de baron

d'Armandérès, d'Arberas et de marquis de Lostanges.

Ça me dégoûte de fonder quelque chose. Car nos efforts combinés, ô mes frères les journalistes, ô mes sœurs, les cocottes, n'atteindraient jamais à la scélératesse et à l'ignominie de ces nobles de vieille souche, faisant du scandale le plus clair de leur profit et le plus pur de leur blason.

L. d'Asco.

Ma Blanchisseuse

Vers onze heures, tous les dimanches, Ma blanchisseuse, au front pâli, M'apporte mes chemises blanches Qu'elle dépose sur mon lit.

Brune, avec deux grands yeux de braise Et faubourienne, sans façon, Elle aime se mettre à son aise : C'est une fille bon garçon.

Sa jupe, en étoffe très molle, N'a pour tout soutien qu'un lacet Et l'on voit, sous sa camisole, Trembler le trop plein du corset.

En fredonnant une romance, Trop près des draps n'osant venir, Elle dit, pour que je commence : « Monsieur ! voulez-vous bien finir ! »

Allons mon amour paresseuse, Célébre, en des rythmes troublants, La splendeur de ma blanchisseuse, Si blanche sous ses jupons blancs.

Elle se défend mais me laisse Voir son petit genou rose Car elle a — perdue faiblesse ! — L'orgueil de son linge empesté.

Puis elle fait sa lèvre acide Avec des gestes batailleurs, Elle songe qu'il n'est pas vide Son panier ; qu'on l'attend ailleurs.

Certes, elle n'est point Musette, Ni Mimi-Pinson, mais, enfin, Si l'est encore une grisette, Elle est blanchisseuse de fin.

KARL MUNTE.

AVENTURE GALANTE

Un détachement prussien entrerait au château, on courrait prévenir la comtesse Louise; elle arriva sur le perron dans un long peignoir de satin sombre ses cheveux fauves dénoués, ses yeux noirs brillant d'une flamme héroïque.

Le capitaine allemand s'approcha avec courtoisie et demanda l'hospitalité pour lui et ses hommes.

— Entrez, messieurs, leur dit la comtesse, je ne puis m'y opposer, puisque vous êtes les maîtres; j'espère que vous respecterez une femme sans défense, le comte de Maillecraye n'est point au château.

Comme elle disait ces mots, elle jeta un cri en étendant les mains. Des soldats paraissaient dans la cour d'honneur, poussaient devant eux les prisonniers qu'ils avaient faits; le comte de Maillecraye marchait en avant les mains liées au dos.

Avant que l'officier prussien eût pu faire un geste pour s'y opposer, la comtesse s'élança vers son mari et l'embrassa passionnément; elle l'interrogeait en phrases brèves, hachées, le suppliait de lui tout dire.

— Mon adorée Louise, répondit le jeune homme avec un triste sourire, je vais être envoyé dans une ville allemande; je reviendrai la paix faite, n'aie pas d'inquiétude.

On avait dénoué ses liens, il la tenait étroitement serrée contre son cœur; les pauvres enfants mêlaient leurs larmes et leurs baisers.

— Non, dit-elle résolument, je ne te quitterai pas, Henry, je veux te suivre; je suis aussi coupable que toi, puisque je suis ta femme; on nous emmènera tous les deux !

— Je te supplie, Louise, laisse-moi, je ne veux pas que tu implorres ces hommes, il faut que tu leur prouves que tu es ma pareille en courage; une comtesse de Maillecraye ne demande rien à l'ennemi !

Elle l'embrassa encore follement, puis se retournant avec fierté : — Emmenez-le messieurs, puisque c'est votre devoir.

Mais, au moment où il allait s'éloigner, le comte la regarda avec une telle expression de désespoir et d'angoisse, qu'elle s'arrêta frappée au cœur.

— Capitaine, dit-elle à l'officier allemand qui la dévorait des yeux, voulez-vous vous rendre chez moi ? Je désire vous parler.

— Dans une heure, madame la comtesse, répondit-il en s'inclinant, je serai à vos ordres.

Il arriva serré dans son uniforme la taille bien pincée.

— Monsieur, dit-elle d'une voix brève, donnez-moi votre parole d'honneur que vous me direz la vérité.

— Je vous la donne, madame répondit l'allemand, les hommes de mon pays ne mentent jamais.

— Eh bien, que va-t-on faire de mon mari ?

— Il hésita et se mordit les lèvres.

— Répondez, monsieur, vous l'avez juré, répondez !

— Madame la comtesse, c'est vous qui me forcez à ne pas vous tromper : le comte de Maillecraye sera fusillé demain dès qu'il fera jour; il a été pris les armes à la main, et vous le savez, nous ne faisons aucun quartier aux francs-tireurs, ils ne font pas partie de l'armée.

Il s'élança pour soutenir la malheureuse femme qui chancelait mais elle le repoussa.

— N'y a-t-il donc aucun moyen en ce monde de sauver l'homme que j'aime ? murmura-t-elle, pendant qu'un flot de larmes inondait ses joues blanches.

Le capitaine ne répondit pas tout de suite, puis il s'approcha tout près d'elle :

— Oui, dit-il, très-bas, il y a un moyen; si vous consentez à me recevoir dans votre chambre demain matin au petit jour alors que mon service sera fini, je m'engage à faire évader le comte cette nuit même.

Elle eut un cri d'indignation et de dégoût.

Vous êtes adorablement belle et désirable ! continua-t-il en l'enveloppant d'un regard ardent; je vous aime !

Pour vous je brise ma carrière, j'oublie mon devoir, la colère de mes chefs; votre mari ne saura jamais rien; vous l'adorez, il reviendra près de vous, et vous penserez quelquefois à celui qui vous aura rendu le bonheur.

— Assez, monsieur dit la comtesse d'une voix ferme; il serait inutile je crois de faire un appel à votre cœur, de vous supplier...

— Oh ! tout à fait inutile ! répondit-il avec un sourire cruel; la vie du comte de Maillecraye est dans vos mains.

— C'est bien, j'accepte le marché; demain au lever du jour on vous introduira dans ma chambre; à votre tour vous vous engagez à faire évader le comte ?

Ce soir M. de Maillecraye sera libre.

Elle lui abandonna sa main, cette main aristocratique qui avait à son doigt l'anneau nuptial; mais comme il voulait y mettre un baiser :

— Non, dit-elle, à demain !

Le lendemain matin à six heures, il attendait dans sa chambre, à un léger coup frappé à sa porte il ouvrit, une femme de service lui fit signe de le suivre.

Il gravit un étage, puis elle le fit entrer dans un boudoir de satin clair, capitonné d'argent; le boudoir était rempli de fleurs comme pour une fête; les camélias tapissaient les murs, les mimosa jonchaient le parquet, les lilas se mouraient dans les jardinières.

Vêtue de dentelles les cheveux à peine relevés par des roses blanches, la comtesse était étendue sur un lit de repos; son effrayante pâleur fit tout d'abord reculer l'officier.

Mais il vint se mettre à ses pieds.

— N'ayez point peur de moi, dit-il avec un sourire, je vous aime tant, Louise !

Elle tressaillait violemment.

— Par pitié, monsieur, fit-elle les mains jointes, attendez encore un peu; je suis à votre merci, je le sais bien, mais quelques minutes encore...

Répondez, répondez vite, le comte, mon mari ?

— Je lui ai moi-même ouvert la porte de la chambre où il était prisonnier, dans quelques jours vous le reverrez.

Elle respira profondément.

Mais tout à coup, elle devint livide et se tordit dans une convulsion en poussant des cris étouffés.

— Grand Dieu qu'avez-vous ? s'écria l'allemand en voyant se décomposer ce beau visage, des taches verdâtres se former sur cette peau délicate.

— Il y a, misérable, balbutia-t-elle, que je vais mourir. J'ai sauvé Henry, je suis heureuse ! As-tu cru, lâche, qu'une comtesse de Maillecraye se prêtait à de pareils marchés ! Tu posséderas peut-être la femme que tu voulais, mais tu la posséderas morte.

Le capitaine haussa les épaules.

— Comtesse, dit-il d'une voix claire, nous étions faits pour nous entendre; vous m'avez joué, je le reconnais, mais moi aussi, j'ai violé notre pacte, je me défiais des femmes de France.

Et il ajouta en tirant sa montre :

A votre tour, écoutez. Le bruit de la fusillade retentit dans la cour, l'officier prussien ouvrit la fenêtre; la comtesse entendit une voix qui criait encore : — Louise ! Louise !

Alors, sentant l'agonie qui venait, elle voulut parler, mais ses lèvres violettes ne purent articuler un son; elle fixa sur le capitaine des yeux pleins d'horreur, et, réunissant ses dernières forces elle lui cracha à la face.

Jeanne THILDA.

L'AVEUGLE

SONNET.

On le voit à genoux, avec une pancarte Indiquant aux passants, d'où lui vient son malheur. Le flot vague et gai le regarde et s'écarte, Parfois avec un son, partage sa douleur.

On lui prend pour ce son, de petits papiers roses Qui disent à chacun son plus heureux destin; Et puis le flot s'en va, loin des soucis moroses. Et l'aveugle oublié, du son fait son festin.

Mais son sort et le mien sont à peu près semblables. Je suis aveugle aussi; c'est vous, lutins et diables Femmes, dont les feux m'ont fait aveugle un jour.

Que votre œuvre, mon mal, de moi ne vous écarte, Prenez plutôt pitié lorsque sur ma pancarte, Vous lirez ces seuls mots : « aveugle par amour ». L. SATLIN.

HISTOIRES GAIES

La pipé de Fabio

I

S'il vous est arrivé d'errer, le nez au vent, au milieu de ce dédale de portecochères armoriées, qui donnent au faubourg Saint-Germain un cachet aussi antique que solennel, vous avez dû remarquer un petit hôtel, flanqué de tourelles peinturlurées, perdu dans un feuillage de verdure, et sentant le mystérieux à dix lieues à la ronde.

C'est là qu'habite le très noble et le très puissant seigneur don Fabio de la Bretellière, un des membres les plus chauves du Jockey-Club, auquel il manque un peu de fidélité et quelques livres de plomb dans la tête pour faire un modèle de mari.

Car bien vous pensez, Fabio, en raison de sa haute situation, est à la tête d'une femme ravissante, gentille à croquer avec son petit museau rose et ses dents d'émail, scintillant comme autant de perles fines dans un écrin de velours.

En un mot, une parisienne du crû, capable de rendre des points au diable en personne, si toutefois le diable se permet de fourrer, de temps en temps, ses doigts crochus dans le pétrin de l'humanité.

Mais... il y a un mais comme dans tous les mariages où le collage tient lieu d'affection, la petite baronne n'est pas heureuse, et de grosses larmes noient parfois ses jolis yeux, car Fabio a un défaut impardonnable, une habitude contractée dans les estamens et autres lieux *ejusdem farinae*.

Il fume (l'horreur d'homme !) il fume. Et ce, dans un appareil d'un calibre insensé, espèce d'amphore, à laquelle est adapté un serpent de caoutchouc, qu'il s'ingurgite dans le gosier comme un bâton de guimauve ou autre produit de ce genre.

En vain, la baronne lui avait fait apprendre par cœur les brochures traitant de la nicotine et de ses pernicieux effets; en vain, lui exposait-elle, en termes émus, les dégâts commis par la fumée sur les lambris des appartements. Elle prêchait en pure perte.

Et Fabio, avec la puissance d'une cheminée d'usine, continuait à aspirer encore, et toujours les bouffées noires qui s'échappaient de son cratère à tabac.

Enfin, tout casse, tout lasse. Un beau jour, Hortensia (c'est ainsi que Fabio appelait les trois quarts de lui-même dans les moments solennels) trouva dans le silence du cabinet un complot plus noir que le pharynx de son mari.

Les circonstances vinrent du reste l'aider dans l'exécution de ses machiavéliques projets.

II

On était en juillet, et les caresses de la brise étaient si lascives que Fabio et sa femme s'étaient envolés dans les prés, tachetés de verdure, faisant la marseillade comme des vagabonds, escaladant les vergers et en gaspillant les produits.

Ce jour-là, Fabio (oh ! les hommes, ils ne peuvent jamais commander à leurs passions) avait absorbé une si grande quantité d'abricots, qu'il fut contraint de regagner, à la hâte, son nid du noble faubourg, pour conjurer la tentation qui menaçait de sévir dans toute sa rigueur.

Le médecin fut mandé, et ordonna le remède dont M. Purgon faisait un cas particulier.

C'est à ce moment qu'Hortensia, mettant à nu toute la noirceur de son âme, dressa ses batteries.

Elle avait remarqué que la pipe de son mari ressemblait fort à certain appareil usité en pareille circonstance. L'ayant boursé comme un canon et allumé, elle le disposa de telle façon que l'extrémité du tuyau vienne effleurer le côté par où s'administrent les sacrements de ce genre.

Puis elle attendit.

Deux secondes ne s'étaient pas écoulées, qu'une fumée noirâtre s'échappait des flancs de Fabio, frappé de terreur, tandis que la petite baronne, blottie dans un coin, riait à faire craquer son corset.

Depuis ce temps, Hortensia ne versa plus de larmes, car son mari a renoncé à la pipe, à ses pompes et à ses œuvres, pour ne plus s'occuper que de la culture de sa femme et de ses rosiers.

CHRISTIAN AMOROFF.

SILHOUETTE D'une Demi-Mondaine

MARIE DAUPHINOISE

Je veux être galant. Je ne dirai point le nombre d'années qui nous sépare du jour, où joyeux, le père de Marie Dauphinoise saluait la naissance de sa fille. Mais corbleu ! ce fut un beau jour. On fit grande liesse, on fit chère lie, on huma force plots. Les vieux clients de la petite ville se souvenaient encore des cris de fête, ils se rappellent le brave homme élevant en l'air, le petit être charmant fait de sa chair.

Il est heureux qu'on ne sache point ce que cache un berceau. Le destin reste muet au-dessus des dentelles. Et il est toujours divinement exquis le premier vagissement de l'enfant nouveau-né.

Le père de Marie disait : c'est une fille. Il le dit encore aujourd'hui.

Elle grandit au milieu des joues de piquet, gens paisibles qui lisent le *Constitutionnel* et ne battent le gouvernement qu'aux lotos. Elle s'endormit sur les genoux de ces vieux docteurs de 1830 et de 1848, bercée par la psalmodie nasillarde d'un gros bonnet en veine d'érudition pédantesque et prudent.

Mais la fillette se forma, la gamine devint une jeune fille. La seizième année mit des rondeurs troublantes dans son corsage. Elle se coiffa, elle mit des dentelles autour de son cou et s'aperçut, un jour en rougissant que sa jupe était courte.

Alors les jeunes gens du pays s'aperçurent qu'elle était jolie. Ils furent nombreux, gais, joyeux, dispos, grands diseurs de choses gauloises, amateurs des plaisirs faciles, ils roulèrent des cigarettes en nombre prodigieux, burent beaucoup de bocks, causèrent souvent maîtresse, et firent tant, que les vieux affaires partirent à la recherche d'un établissement moins bruyant et moins fou. Au fond, Marie s'en réjouit. Elle s'occupait que les minas étourdies des nouveaux valaient mieux que les minas renfrognées des anciens.

Elle les aimait tous. Elle était à l'âge heureux où les caresses ignorent leur prix. Elle tendit ses lèvres toutes chaudes, et colorées encore de leur pourpre vierge, elle tendit ses bras. Elle donnait sans compter, elle possédait un trésor de jeunesse qui lui semblait inépuisable. Son amour partagé devint un champ clos. Ses amants devinrent des champions. On se battit pour elle, dans les petites rues, derrière les routes, au milieu des prés. Elle était le prix du tournoi. Elle fut aussi, sur des boucliers, la barbe ne duvetait pas encore, le sang des combats homériques.

Ala fin le père soupçonna quelque chose. Il se dit : « Ma fille ne servira plus ». Espérance de vieux : sa fille sert toujours.

Au comptoir, elle fut remarquée d'un voyageur. Joliette, dix-huit ans, très pâle avec des cheveux bruns, elle lui plut, il lui plut. Elle alla à Marseille, puis à Nice, à Lyon. Elle y resta. Le diable la fit demeurer rue Stella. Ne tressaillait point, monsieur, ce n'était pas au numéro que vous supposez. Marie Dauphinoise a horreur du cloître — refuge légal des vierges folles.

Et comme il faut que les filles vertueuses aient leur satisfaction, l'implacable destin chatie parfois les impures. Il les rejette dans la grande foule

des déshérités. Il remet aux doigts blancs de paresse, de ces fées voluptueuses l'aiguille et il leur dit : « Coude ! » De telle sorte qu'elles puissent savoir tout ce qu'il y a de vertu, de courage, de dévouement, dans la vie obscure de ces faubourliennes qui ne demandent pas à leurs corps son pain quotidien.

Maria travailla. Elle travailla saintement. Elle passa les jours, elle passa les nuits. Fille d'esprit, praticienne émérite, elle fut une couturière en renom, mais la brasserie de femmes la fascina un soir qu'elle rentrait, lasse d'une tâche trop longue.

Elle jeta son honnête bonnet pardessus la rampe et se proposa à la brasserie Dauphinoise. Vie nouvelle, mais elle avait appris le métier toute petite. En peu de temps elle s'y remit. Somme toute, elle était fraîche, elle était gaie, elle avait la répartie prompte et le baiser facile. Toutes les chances de succès.

On la retrouva ensuite à la brasserie Lanterne, puis elle revient à la Dauphinoise. Elle y est toujours. Elle a pris le titre de la maison. C'est la doyenne ; titre dont elle est fière, on la place sa fierté où l'on peut. Elle règne en maîtresse absolue. Toute la tyrannie des Romanoff. Virginie Beaux-Arts lui déplaît. Virginie Beaux-Arts est partie.

Un petit type cette Marie Dauphinoise. Elle est intelligente ; elle sait se remuer ; elle a de l'entregent diraient les vieux habitués de la brasserie paternelle. Elle se déshabille elle-même — quelquefois. En tout cas, elle s'habille toujours. Elle a le talent de faire les robes qu'elle porte. Et ce sont des robes charmantes que Madame Collin signerait. Adrienne Roux envie — elle la reine duchiffon — cette émérite chiffonneuse.

On raconte sur elle bien des aventures, mais y doit-on croire ? Le jour de Pâques elle est allée en pèlerinage, on l'a vue pieusement gravir le coteau voisin. S'est-elle mortifiée pour l'amour de Dieu ? Elle est revenue pâle — de cette pâleur qu'ont les épousées le lendemain de l'hymen.

Telle est cette femme. Toujours souriante, aimant à rire, aimant à boire, aimant beaucoup pour qu'il lui soit beaucoup pardonné.

Elle est satisfaite, et comme son intelligence est grande elle constate que l'aiguille — en dépit de la vertu, même beaucoup moins loin que la sacochette. C'est l'immoralité de l'histoire — dit-elle.

Actuellement Marie Dauphinoise doit avoir quitté Lyon pour Paris. NESTOR.

LYON

LE CONCOURS HIPPIQUE

Qui a fait les affiches du concours ? Peu importe ; pourtant la question n'est point oiseuse. L'affiche est une question de métier, comme parfois la critique. Ainsi, un farouche appelle ce concours : une déception. Déception à cause de la pluie ! Non, à cause de rien, à cause de tout. Peut-être déception à cause des affiches. Maintenant, je n'affirme rien. Je vis très à l'écart, je ne suis qu'un modeste bourgeois estimant, avec Théophile Gautier, qu'il n'y a que deux choses qui valent la peine de vivre :

Une belle femme, un beau cheval,

Le printemps cette année est inclement. Encore et toujours des averses. Il rend les exquis mondaines prudentes, très peu ont osé revêtir la claire toilette d'été. Sur les arbres verdoyants, aux branches parées de la première feuille encore fripée de l'étreinte du bourgeois — cet étroit corset — une robe fraîche produit un effet charmant. Mais le ciel boude, les coquettes le lui rendent. Quelques femmes seulement au milieu des habits noirs des messieurs et des uniformes des officiers.

Dans la tribune d'honneur, nous reconnaissons les généraux Carteret-Tréouart et de Boërie, puis MM. le marquis de Moynay, le marquis de Barbencane, Max de Longeville, le marquis de Pracomtal, Daudé, le comte d'Aubigny d'Esuiard, de Bellugue, de Lestranges — est-il parent du marquis de Lestranges qu'un procès vient de rendre célèbre ? Polluot du Besset, le vicomte de Saint-Vallier, le vicomte de Savigny de Montcorps, Benoit Champy, de Chavigny, Pignatelli, le marquis d'Aulan, et bien d'autres dont les noms nous échappent.

L'aménagement est bien ordonné : le restaurateur Bonifas a installé une buvette américaine, dont les gourmets disent grand bien. On remarque l'exposition des voitures, elle fait honneur à nos carrossiers. Dans les écuries on désigne des chevaux superbes ; l'école de dressage de Gélard a envoyé *Muscadin*, une merveille de grâce et de souplesse.

La musique du 98^e de ligne, que dirige M. Desrubet, et la fanfare du 121^e que dirige M. Sutter, complètent ces fêtes.

Nous ne rendrons compte que du premier jour de cette semaine. Courses d'officiers : la distance est de 800 mètres, il y a dix obstacles et deux sauts de rivière.

Ensemble brillant. Peu de chevaux se dérobent.

Patrouille, montée par le comte Costa de Beauregard, gagne le premier prix.

Défaunce, à M. Chemer, vétérinaire, le second prix richement disputé.

Cartouche, au prince Murat, le troisième prix.

Frontière, au vicomte Merlin, gagne le premier lot de rubans.

Harpon, à M. Deslignie, le second lot.

Et la pluie tombait toujours.

place Perrache occupée ? Tibérius, qui aime le peuple, demande de quel droit on prend au peuple cette place pour la donner, durant un mois, à ces messieurs de la Société hippique. Il oublie de dire que Perrache est une place abandonnée, presque un désert, et que, si le dimanche la foule y vient, c'est qu'un bateleur qu'elle paye l'y attire.

Lyon n'est pas si riche en plaisirs, qu'il faille fronder l'organisation d'une fête — si exclusive soit-elle.

DE SAINT-SAVIN.

TOILETTES

De nos Belles-Petites

CONCOURS HIPPIQUE

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le demi-monde était au complet, à l'ouverture du Concours hippique. On sait du reste, que nos biches profitent de ces fêtes pour se montrer dans de riches toilettes.

A Lyon, les Courses de chevaux sont toujours pour ces dames, des prétextes à exhibitions. Elles s'intéressent fort à l'amélioration de la race chevaline, la mode le veut, et elles sont les fidèles esclaves de la mode.

Tout ce que le Hig-Liffe lyonnais compte d'illustrations, s'était donc dimanche, donné rendez-vous sur le cours du Midi. Inutile de dire que toutes les catapultes venues dans de fringants équipages.

Les joueurs de voitures ont fait leurs frais.

Citons les plus remarquées, si nous en oublions ce ne sera pas la faute de nos reporters qui étaient réellement sur les dents. A tout seigneur tout honneur : Très haute dame Antoinette Toulhou baronne de St-Ouin, portait un très riche costume mauve, pointillé, en velours, avec pèlerine de velours vert. Nous le constatons c'était une très belle toilette, malheureusement elle n'allait pas à la baronne, mais pas du tout, une véritable caricature. Le chapeau était en paille grise, avec fleurs jaunes.

La signorina Amélie l'Italienne, portait un costume à damiers noirs et blancs, aussi fort riche mais qui ne va pas à son teint mat. Nous lui avons vu de plus jolies toilettes.

La souriante Marguerite Chaillou, avait un joli costume : jupe à carreaux, corsage de velours rouge.

La suave Juliette portait un ravissant costume crème, avec chapeau noir, mais nous lui ferons remarquer que la journée de dimanche, ne comportait pas un costume aussi clair.

Jeanne Childebert avait un joli costume noir garni de dentelles.

La petite Marie Gratton, portait un joli costume en soie, couleur tabac, avec pèlerine de fourrures. Elle était coiffée d'un chapeau vert.

La somptueuse reine des hébés, Marguerite Méphisto, était fort élégante avec un très beau costume en voile bleue ; tunique drapée en rond devant, formant derrière un pouff très descendant, jupe plissée recouverte d'un tablier carré devant et derrière de gros plis. Son chapeau en paille vert, était surtout splendide.

Clémentine Grosjean, qui se promenait avec les deux précédentes, avait un ravissant costume couleur brique et un chapeau de même couleur, garni de roses thé.

Joséphine la plantureuse, toujours très élégante, avait un superbe costume saïn, couleur tabac, et un chapeau gris garni de rubans. Par exemple la redingote en drap était peu élégante.

Clémentine Sardine a montré peu de goût, elle portait un costume de voyage, on l'aurait dit en excursion : redingote grise, chapeau noir avec voile.

Henriette Desaix, était fort simple : costume gris cendre, de très bon goût, chapeau même nuance, avec plumes.

Maria la petite poupée, également très simple : costume gris fer avec gilet blanc.

Adrienne Roux, non plus ne s'était pas mise en grands frais de toilette : costume gris garni de galons, mais fort bien porté, et chapeau peu à la mode.

Maria Roux, jupe de soie Havane ; redingote brochée noire qui ne lui va pas, elle paraît trop grosse.

Henriette, la plus mignonne des Kaillou, costume grenat, chapeau de paille noir, garni de rubans rouges et noirs.

Fonfon était naturellement en noir, elle portait un chapeau très original, elle se promenait avec Jeanne Perrin, en joli costume loutre avec pèlerine peluche, mais coiffée d'un chapeau trop excentrique.

Pauline Bailly n'avait fait aucun frais de toilette, elle avait un vilain costume vert et bleu. Elle s'est toujours proménée avec la baronne de St-Ouin.

Marcelle Abel, avait une jolie toilette : costume vert broché garni de broderies, très riche. Elle était en compagnie de Jeanne Sevez, qui portait une jupe en foulard bleu et blanc, et corsage de velours vert, joli costume. Avec cela chapeau de paille bleue, garni de prunes.

Jeanne Confort, jupe gris fer, taille de velours noir frappé.

Maria Planché à Pain, avait un costume havane de très bon goût. Elle promenait une petite fille.

Céline Montier, portait un joli costume bleu à l'uni, et un chapeau garni de lilas.

Fanny Bombance, avait un assez joli costume : robe couleur prune, chapeau gris.

Pauline Boffet, était en toilette grise avec chapeau noir.

Victorine Boudet, toilette arc-en-ciel assez originale.

Mathilde d'Annonay, avait une robe à petits carreaux jaunes et blancs.

Annette Bassin, était superbe avec un costume bleu et taille de velours même couleur, chapeau également bleu garni d'abricots.

Mathilde Bellecour était fort bien dans un costume bleu. Jenny Lavache également en costume foulard à petits carreaux.

Blisa Béliand et Léontine Pyard, étaient en noir.

Léonie de St-Matrimon, avait une jupe bleu de pensionnaire, il faudra, madame, la faire allonger, taille noire.

Louise Egraz, avait un costume gris, très coquet, Lucy Maïa, était également très remarquable en bleu, cette couleur de-

vient à la mode. Théo avait un costume à carreaux gris et cravatte.

Francine Commarmond avait un assez joli costume. Henriette Bérangère était en noir. Tonine François, portait un manteau gris fer pincé à la taille. Ernestine Bourdy n'était pas mal en noir.

Citons encore : Virginie Beaux-Arts, Rosalie de la Pécherie, Angèle Saint-Etienne, Anna Berthillier, Adèle de la Monnaie, Berthe l'Amazone, dans des toilettes plus modestes.

DEUXIÈME JOURNÉE

La seconde journée n'a pas été moins brillante que la première, mais elle a eu moins d'éclat, nous citerons donc rapidement les toilettes :

Fanny Bombance, robe à petits carreaux, Joséphine la plantureuse, même costume que la veille. Clémentine Sardine, manteau de voyage avec pèlerine.

Adèle Desanges, s'est montrée lundi, elle avait une jolie toilette sombre.

Annette Bassin, fort élégante en robe bleue à grands dessins blancs et capote à plumes roses. Victorine Boudet, robe cravate à points noirs. Léonie de St-Matrimon, en noir, Juliette la suave, toilette et chapeau mauve.

Marguerite Kaillou, joli costume vert et blanc. Marcelle Abel, jupe blanche, taille de velours. La grande Lina, en bleu avec brandebourgs, Marie Bouvier, en noir, capote blanche et rouge, Fonfon, en noir. Marie Gratton, costume mordu très jol.

Rachel Mignon, fort joli costume vert broché, garni de broderies, eoquet chapeau.

Maria la petite poupée, en manteau de voyage gris fer, Jeanne Confort, fort bien en costume bleu, Elisa Béliand, en noir, joli chapeau vert or, Hélène St-Joseph, en bleu, Camille Flamande, horrible robe à carreaux blancs et noirs, Maria Planché à Pain, en bleu.

Ma mère m'attend qu'on n'avait pas vu la veille, portait un joli costume en satin grenat, Louise Egraz, jol. toilette à petits carreaux, Marie Roux, jupe grise, taille de velours vert, Adrienne Roux, redingote velours noir.

Blanche tête de singe, portait une robe marron, Pauline Boffet, était en noir, Marie Matossi, avait une jupe de satin grenat avec grand surtout couleur tabac, à dessins chinois.

Caro était fort bien en bleu, Jenny Lavache, costume grenat, Amélie l'Italienne, mieux que la veille, portait une toilette de velours noir.

Mathilde Bellecour était en bleu, la vicomtesse Claudia, jupe faille noire et taille velours noir.

Marthe la blonde, portait une toilette aéroso : bleu pâle et jaune, chapeau et ombrelle dans le même goût.

Cloilde au Rapport, avait une robe grise avec visite noire. Jeanne Sevez, jupe noire, toilette velours avec dentelles. Jeanne Childebert était en noir.

Enfin, Henriette Chaillou portait une jupe élaire, avec redingote de velours noir.

TROISIÈME JOURNÉE

Mardi peu de monde relativement dans l'enceinte du concours, à cause du mauvais temps. Cependant nous avons encore à citer un certain nombre d'épinglées appartenant à l'élite de notre bicherie :

Annette Grévinette qu'on n'avait pas vue les deux jours précédents. Elle était en manteau gros bleu avec cordelières, Annette Bassin, portant un splendide châle des indes, la baronne de St-Ouin, en très jol. robe cravate, Céline Montier, fort beau manteau gris à fleurs.

Plusieurs costumes noirs : Elisa Béliand, Léontine Pyard, Fonfon, Jeanne Perrin.

Blanche tête de singe, portait un costume loutre. Pauline Boffet, un manteau en satin marron.

Victorine Boudet, avait la même toilette que la veille, Marguerite Kaillou, jupe grise, redingote de velours noir frappé, Marie Brut, toilette grenat.

La suave Juliette qui s'est montrée chaque jour dans une nouvelle toilette, avait un fort jol. costume noir, Jeanne Childebert, très belle avec sa jupe blanche avec applications de velours loutre, taille noire, pèlerine de velours loutre, Jeanne Confort, même costume que lundi, Amélie l'Italienne, redingote sombre.

Clémentine Grosjean, avait une jupe grise et taille de velours rouge, Marie Gratton, une jupe gris fer avec taille velours grenat, Marie la petite poupée, jupe gris fer, taille de soie noire.

Clémentine Sardine, même toilette que les deux jours précédents, elle n'a pas fait des frais.

Joséphine la plantureuse, jol. costume, jupe grise, taille de velours grenat.

Léonie de St-Matrimon, jupe gris clair, taille noire, chapeau jaune, Mathilde Bellecour était en bleu.

Nous continuerons dans notre prochain numéro, la description des toilettes de ces dames pour les autres journées du Concours.

M. MÉPHISTO.

Casino de Charbonnières.

Dimanche, la pluie est venue contrarier l'ouverture du Casino Kursaal de Charbonnières, qui prometait d'être si brillante.

Ce n'est que partie remise.

Néanmoins un certain nombre de demi-mondaines, en sortant du concours hippique, se sont rendues en équipage à Charbonnières. Elles ont toutes été émerveillées par la nouvelle installation.

Aussi, depuis dimanche, un certain nombre y sont-elles retournées tous les jours de cette semaine. Il est à constater que le tapis vert est pour beaucoup dans l'engouement subit que ces dames ont pris pour cette jolie station thermale.

Dimanche, nous avons donc remarqué : Céline Montier, Joséphine la plantureuse, qui a eu un succès fou au jeu. Méphisto, belle biche, heureuse au jeu, malheureuse en amour. Louise Egraz, Marie la petite poupée, Clémentine Grosjean, la signorina Amélie l'Italienne.

Et encore : la suave Juliette, qui avait changé sa robe crème du concours hippique contre une robe noire très décolletée, Victorine Boudet, Marie Roux, Adrienne Roux, Clémentine Sardine, qui s'est endormie dans un fauteuil, voulant voir si le proverbe : « La fortune vient en dormant » était exact.

Francine Commarmond, qui s'occupait exclusivement de son petit chien, Pauline Boffet. La vieille baronne, qui n'était pas

montrée au concours hippique. Était en costume gris, Fanny Bombance, Ida Ténor, qui n'était pas non plus au concours hippique, était en noir, Mathilde, d'Annonay.

Citons aussi : Jeanne Confort, Jeanne Childebert, que revola intimentement liées, Théo, Henriette Desaix, Henriette Chaillou, Jenny Lavache.

Il est probable que la semaine prochaine nous en aurons un plus grand nombre à citer.

M. MÉPHISTO.

Première représentation du baryton Morlet.

Mardi soir, on signalait aux Célestins la présence d'un certain nombre d'épinglées, venues pour entendre le baryton Morlet. Citons : la suave Juliette, jupe satin mauve, taille blanche, chapeau mauve. En trois jours, voilà cinq belles toilettes qu'elle nous montre.

Fonfon et Jeanne Perrin étaient en noir, avec gros bouquets au corsage. Léonie Chapuis était également en noir.

Clémentine Grosjean portait une jupe grise et une taille en velours grenat.

Marcelle Abel avait une taille de velours et une jupe blanche. Jeanne Confort, costume sombre. Enfin la vieille baronne était aussi ridicule que possible en toilette blanche.

M. MÉPHISTO.

TE SOUVIENS-TU ?

A l'Oublieuse.

Te souviens-tu, charmante fugitive, De ces beaux jours d'où s'éloignent les pleurs ; Quand nous allions, enfants, l'âme naïve Dans les grands bois ramasser quelques fleurs ?

Te souviens-tu quand nos voix enfantines Osaient parler de projets d'avenir ? Lorsque en m'offrant un bouquet d'égales fleurs Tu murmuras : quand vas-tu revenir ?

Te souviens-tu quand sur ta lèvre rose Tu permettais un doux baiser le soir ; Quand dans mes bras la paupière naïve Me soulaiss de ton brillant ciel noir ?

Tu ne dis rien ; tu te tais, ô ma belle ! Les jours sont nés où paraissent les pleurs : J'ai tout seul, cherché, brune rebelle, Le coin du bois où se cachaient tes fleurs.

CANCANS ET POTINS

du Demi-Monde

Il paraît que Hélène Montier, est victime de la médisance de certaines personnes qu'elle a obligées. Il en est de même de son amie Maria, qui n'est autre que Jeanne d'Amboise.

Ces deux belles songent à se retirer complètement du demi-monde. Nous le souhaitons.

Samedi soir, à la représentation du *Chevalier de Maison Rouge*, on signalait seulement trois demi-mondaines : Marie Chatelain, costume loutre, pèlerine de velours frappé, Louise Deschamps, en noir, Clémentine Grosjean, jupe havane, corsage de velours rouge.

Quelle charmante biche, que Marie Gratton, mais plaignez-la, elle est vraiment malheureuse.

La pauvre enfant racontait lundi, qu'elle a le corps tout noir des coups que lui administrent son nabab, et elle montrait ses bras véritablement horribles à voir.

Il y a une loi Grammont pour la défense des animaux, est-ce qu'il n'y en a pas pour les brutes de l'espèce de ce monsieur qui autrefois se livrait aux mêmes exercices sur la personne d'Annette Grévinette. S'il continue, nous serons plus explicite.

On nous annonce que le départ de la famille Martini, de la Scala va obliger Joséphine Nini à se replacer en brasserie.

Quel est l'établissement que choisira Nini.

Les larmes qu'a versées samedi passé en accompagnant à la gare le locataire de son cœur, la charmante Charlotte Jacobin, n'ont pas plus duré qu'un nuage pluvieux un jour de beau soleil.

Le Concours hippique est venu fort à propos pour la dérider. Ces élégants du concours ne remporteront pas seulement de Lyon des flots de rubans comme souvenir, mais encore les bonnes grâces et les faveurs de cette capricieuse enfant, qui grâce à ces habiles ecuyers, se console et supporte assez bien son veuvage.

Nous avons eu cette semaine, la visite d'une des biches les plus huppées de St-Etienne, Alice la grêlée, célèbre par le petit nègre qui lui sert de groom. Cette princesse revenant d'un voyage de Dijon, est venue rendre visite à Rachel Mignon, à la brasserie du Télégraphe.

Alice compte venir se fixer à Lyon.

La délicieuse pomponnette Jenny Merluchon, n'a été vue ni au concours hippique ni à Charbonnières. Elle qui est de toutes les fêtes où brille le demi-monde, a manqué aux deux exhibitions de dimanche, aussi son absence a-t-elle été fort remarquée.

Par contre, elle a été aperçue au Télégraphe, rendant visite à sa jeune amie Rachel Mignon.

Mardi soir à la Scala, nous avons constaté la présence de plusieurs épinglées : Annette Grévinette, jupe claire, taille bleue, en compagnie de Blanche tête-de-singe, Jenny Lavache, tout de rouge habillée, Marie Brut, aussi en rouge, en compagnie de son intime amie, Marguerite Kaillou, en taille de velours, Alice, Phémie, Marguerite grand-nez, Antoinette.

Depuis qu'elle a un coupé, Léonie de St-Matrimon se montre beaucoup en public, mardi soir, madame était à dix heures place de la République, où elle est venue à la brasserie Gruber, humer un petit verre de chartreuse verte.

Est-ce que la dèche se ferait sentir ? Jenny Lavache, qui occupait le deuxième étage est montée au quatrième.

Lundi soir, à Vaise, on a aperçu une des biches les plus intéressantes de notre demi-monde. Marie-Louise Robert, allant dîner à la Cressonnière. A propos, on nous apprend que son nabab lui meuble un superbe appartement rue Grenette. Il y aura grand festin le jour où on pendra la crémaillère.

Ida Ténor ne deviendra pas Ida Baryton, elle a échoué complètement dans ses tentatives de séduction. Il faudra ajouter à son nom celui de Pupiphar.

Donc Ida Ténor-Pupiphar, était encore vendredi dernier, aux Célestins, accablant de sourires l'artiste sympathique, qu'elle voulait enlever à ses devoirs d'époux. Avec elle, on remarquait Léonie de St-Matrimon, qui ne quitte plus sa pèlerine de fourrure et Joséphine Nini, qui faisait des infidélités aux gymnasiarques de la Scala.

En sortant du théâtre, Ida va relancer les artistes chez Berthou, où l'attendent ses deux inséparables amies : Jeanne Confort et Jeanne Childebert.

Jenny Bidel est dans la désolation, aussi a-t-elle abdiqué sa couronne renoncée à son sceptre.

Le jeune pépiniériste qui faisait sa joie, et qui chaque jour déposait à ses pieds et ses fleurs et son cœur, vient d'être exilé par sa famille.

Les deux tourtereaux sont séparés. C'est pourquoi Bidel n'a plus le courage de servir de bocks.

O parents cruels, rendez-lui son pépiniériste. Samedi, cette pauvre Bidel, racontait toutes ses peines à Marguerite Méphisto, la somptueuse hébée de la Taverne de l'Est, en faveur de qui elle a renoncé à la couronne des hébés. Cette dernière la consolait de son mieux, mais il paraît qu'il n'y a point de remède. Allons, Bidel, allez à Paris, il vous tend les bras.

Nous apprenons que les huissiers ont rendu visite à Louise Torrent cette semaine et y ont opéré une saisie en règle.

Il paraît que Louise est parvenue à faire lever cette saisie.

Nous qui espérons acheter quelque chose à la vente de cette épinglée !!

Annette Grévinette que nous n'avons pas vu au concours hippique dimanche et lundi, était allée faire un petit voyage.

La ville de Valence l'a possédée du samedi soir au lundi soir.

Qui diable pouvait l'attirer dans cette ville.

Quelques biches lundi soir aux Célestins, pour la dernière représentation de *Gillette de Narbonne* et pour les adieux de M. Jourdan.

Nous y avons vu Fonfon, Victorine Boudet, Henriette Chaillou, Léonie Chapuis.

La semaine dernière, un bal intime a eu lieu à Sathonay. Plusieurs biches lyonnaises y assistaient, notamment, Louise Egraz. On a aussi vu à Sathonay la semaine dernière : Maria Courtaix et Maria la boulotte.

Nous avons de bien mauvaises nouvelles de la protégée des grands journaux à un sou, Elodie Valois est tombée malade au Congo. Elle a écrit à ses nombreux amis de Lyon de lui envoyer quelque argent. Il paraît qu'elle ne fait pas fortune là-bas.

Marguerite Gontier a eu une véritable querelle avec la mère Esther, cette providence des épinglées en dèche. Des coups ont été échangés. Aussi maintenant, c'est chez la bonne d'Anais rue Mercière, qu'elle va sacrifier à Vénus.

Maria Childebert qui avait déserté le demi-monde lyonnais, pour prendre un engagement au casino de Clermont-Ferrand, nous est revenue, mais elle n'ose plus se montrer.

Décidément Saint-Etienne nous déborde. Depuis que Rachel Mignon a débuté avec succès dans notre ville, les biches stéphanoises ne cessent d'affluer dans nos brasseries.

Vous aviez de si beaux costumes, que nous ne pouvions nous empêcher de vous nommer, chères catapultueses.

Nous donnerons dans notre prochain numéro de nombreuses et piquantes inscriptions sur Marie la Boulotte, Léa, des Allées d'Amour, la blonde Thérèse, Judique et Léonie Nauville, biches dont nous n'avons pas encore parlé.

Les Hébes se plaignent que la *Bavarde* ne parle plus d'elles. Pour satisfaire ces aimables serveuses, nous publierons, samedi prochain, une revue de toutes les brasseries.

RAOUL DE MABAL.

Nous publierons très prochainement les silhouettes de Jeanne Vadrouille, Marguerite la Nantaise et Aminthe la suave.

Les personnes qui auraient des renseignements complémentaires sur ces demi-mondaines sont priées de nous les faire parvenir au plus tôt.

LA RÉDACTION BORDELAISE.

PETITES NOUVELLES.

Alice vient de s'unir à un monsieur pour lui faire connaître les beautés cachées du verbe aimer.

Jeanne Vadrouille cherche à emprunter, pour quelques instants seulement, la petite roulotte ad hoc pour gratter sur le budget.

Etrange! Alice Canne-à-Pêche vient d'engrainer d'un demi-livre.

Nous voulons aux informations pour connaître la cause de ce phénomène.

Notre très cher reporter et ami, de Visconti, en ce moment en exploration dans la haute bicherie locale, nous apprend que la noble et blonde pschuttee De Saint-V., va prochainement donner une conférence à l'Alhambra. Le sujet traité sera : *Du piano au XIX^e siècle, ses causes, ses effets et son incontestable utilité.*

La salle est déjà entièrement louée par toutes nos catapultueses.

Aminthe la suave demande à emprunter 400,000 fr., remboursables cinq sous par semaine.

Elise la landaise va, paraît-il, entrer comme institutrice dans une bonne famille.

Marie Caprice a trouvé, rue Sainte-Catherine, un portefeuille contenant 300,000 francs.

La personne qui l'a perdu peut être rassurée : elle ne le reverra jamais.

RAOUL DE MABAL.

NOS ARTISTES (Suite).

Mlle Nelly. — On dirait qu'elle sort du couvent. Pas encore jolie, maigre, les traits mal finis, de beaux yeux, mais un sourire timide, l'air contrain, les mains rouges. C'est une médaille frappée à l'effigie du couvent. A un cœur d'ange, un caractère fleuri d'éclat de charité, de tendresses épanouies comme des roses blanches dans cette âme innocente, une érudition qui prouve sa sincérité. Dix-sept ans, l'âge ingrat par excellence, l'âge qui précède la chrysalide. — (A suivre).

Georges de Clèves.

LE SALON POUR RIRE

Exposition de la Société des Amis des Arts de Bordeaux.

II.

266. HERPIN-MASSERAS. — Le dernier lapin, grandeur naturelle, de Jeanne Vadrouille.

331. E. LÉVY. — Une petite fille couchée montrait son... *shocking!*

448. P.-A. de CURZON. — Une femme seule dans les bois réfléchit à la fragilité des choses humaines.

92. CH. BRUNEAU. — Au bord de l'eau. — Jeune fille attendant son amoureux. Viendra-t-il? Viendra-t-il pas?

368. L.-M.-B. de MONVEL. — Un Kroumir!

229. CH. FRÈRE. — Petite fille faisant paître un âne.

443. A. ROSIER. — Matelots s'habillant au coucher du soleil.

208. FEUILLEARD DE CHAUVIN. — Portrait du cardinal Donnet. — On ne s'en serait jamais douté.

353. — HÉLÈNE LUMINAI. — La Femme au voile. — Rose Roussel ou la petite Jeanne, l'ex-danseuse des Folies-Bergères (au choix).

431. RENAULT DES GRAVIERES. — Calypso. — Quelle belle femme!... La mer en est bleue!

506. VAN DAMME-STYLA. — Vaches au verger. — Pourquoi presque tous les hommes sourient-ils en regardant ces bêtes, dont l'œil aine et doux est parfaitement rendu? Mystère!

238. F. GARAT. — Un pur chef-d'œuvre (?!!) Pourvu que le jury n'aille pas condamner l'Accusé de M. Salsedo à regarder cela pendant deux ou trois ans. Le pauvre homme! Ce serait terrible!

344. MARCOTTE DE QUIVIÈRES. — Un Lavoisier. — Un vieux monsieur, derrière moi, dit qu'il aurait mieux aimé la fessée pornographique de la scène de l'Assommoir.

145. L. COURAT. — Une de nos plus jolies demi-mondaines. Devinez qui?

307. D.-F. LAUGÈRE. — Rien que du pain pour déjeuner; pauvre fille!

310. H. LAURENT. — Vaches qui fêraient bien mieux sur le trottoir qu'au bord de la Touques.

490. P. L. TESSIER. — La future belle-mère de mon collaborateur Midas.

507. VAN LEMPUTTEN. — Très ragoutants, ces moutons. J'en mangerais volontiers... en ragout.

489. P.-L. TESSIER. — Portrait de Mlle R. M. — Pourquoi ce costume violet? Mlle R. M. ferait-elle partie d'une de ces sectes schismatiques d'Orient où les femmes sont parfois faites éques?

410. DIDIER POUGET. — Après-midi dans les environs de Bordeaux. — Titre qui convient parfaitement à ce tableau. C'est un de ces coins charmants, ensevelis dans la verdure, comme on en voit si souvent sur les bords de la Garonne, que le jeune artiste nous montre. La toile est pleine de lumière, de fraîcheur et de gaieté; on s'attend, en la regardant, à voir arriver à toutes rames, dans la petite rivière, une joyeuse bande de canotiers bordelais, et, si l'on pénètre dans les fourrés de verdure, on trouverait sûrement quelque couple amoureux en train de se becqueter.

114. L. CHABRY. — *Le Désert.* — Dans un cadre aussi petit. Ça l'impressionne! Alons donc! Ça ne donne pas même l'idée d'un espace vide comme la place des Quinconces!

464. — J. SALLES. — *Mini-Pinson* — O Musset, que n'es-tu donc là!

RAOUL DE MABAL.

THÉÂTRES.

Folies-Bergères. — La clôture de ce théâtre a eu lieu lundi dernier; la réouverture est fixée au 15 septembre.

Folies-Bordelaises. — Une absence de notre chroniqueur théâtral nous prive de notre compte-rendu hebdomadaire de cet établissement. R. de M.

Agén. — Il existe dans un café de la ville d'Agén une jeune et adorable personne qui semble être oubliée par les amateurs du sexe faible. Je vais m'efforcer, en quelques lignes, de reproduire ici sa biographie tant au physique qu'au moral.

Elle est brune, 22 ans, jolie comme Vénus, possédant toutes ses dents et se nommant... voilà pour le physique. Quant au moral je voudrais bien m'abstenir d'en parler, car elle l'a fortement attaqué; Gavroche ne pourrait s'empêcher de dire : « A' un asticot dans la noisette. »

C'est une curiosité à voir, aussi j'engage les amateurs agénais à aller l'admirer pourvu que la propriétaire de l'établissement tienne en laisse la belle, ou bien que cette dernière ne circule autour des clients que munie d'une muselière.

Voyez amateurs Agénais et jugez. Le prix d'entrée n'est que de 0 fr. 30 centimes donnant droit à une consommation. — *ALBERT.*

Agén. — Il est bien ennuyeux et parfois bien pénible de passer dans une rue que l'on croit habitée par d'honnêtes gens, de voir tout à coup une fenêtre s'ouvrir et une femme dans un costume un peu plus que négligé vous faire des signes.

Hier soir je passais dans la rue Danton, une rue nouvelle, quand je vis les contrevents d'une maison s'ouvrir, et une femme charmante, il est vrai, paraître et me prier d'entrer un instant. Je fus outré d'une pareille effronterie et ma femme qui me suivait par derrière se montrant subitement fit fuir cette femme.

Je voudrais savoir si M. le commissaire de police tolère des choses semblables, et s'il en a connaissance. Dans tous les cas cela est très désagréable de se voir appréhendé ainsi... surtout en présence de sa légitime.

KI SI FROT SI PIK.

Montauban. — Souhaitons la bienvenue à la charmante Julie X... qui depuis quelques jours est définitivement enrôlée dans le bataillon des serveuses de bocks, qu'elle quittera bientôt, j'en suis persuadé, quand quelque aimable nabab viendra lui offrir et sa bourse et son cœur. — Ce qui, je l'espère, ne se fera pas longtemps attendre. — Déjà depuis quelques années ses attitudes provocantes envers les jeunes gens faisaient présumer que quelle deviendrait. Il ne fallait qu'une occasion. Cette occasion elle l'a trouvée. Un beau jour elle déserte la maison paternelle et la voilà lancée sur le pavé montabanais. Que faire à Montauban quand les doublures se touchent? On se le demande. Eh bien! elle, elle ne fut pas embarrassée. Elle va au café et se fait accepter comme « bonne ». Mais elle ne pouvait y rester longtemps; le café est trop éloigné du centre de la ville, on y voit trop souvent les mêmes physionomies. Il lui fallait mieux que ça. Ce mieux elle l'a trouvé au café Lyrique, elle a rencontré d'autres compagnes qui se chargeaient bien de son éducation passablement avancée. — *ADONIS.*

Figère. — La brune Marie ferait bien de surveiller son beau blond, nous l'avons aperçu dimanche au soir, occupé avec le fameux Bosco (pas le presdiguatier) à chercher par où avaient pu s'écouler la blonde Anaïs et la pale brune Carol...; ces deux tendresses feront bien dorénavant d'être plus retenues, si elles ne veulent que la *Bavarde* ne leur remémore certains de leurs faits et gestes.

Josephine dite l'Araignée, que nous avons trouvée samedi soir, en compagnie d'un nabab, était dimanche matin d'une gaieté folle. La recette a dû être fructueuse.

A bientôt d'autres renseignements, notamment sur la brune Eugénie. — *Le RENARD.*

La pièce de 48, trouvant que les affaires ne vont pas à son gré, désirerait créer dans notre ville une maison à gros numéro.

Que pouvait faire l'autre soir sur le Calvaire, entre 9 et 10 heures la brune Eugénie et son jeune saboteur.

On prie la Gambourdie de recommander à ses voisins et de faire attention elle-même de ne blesser personne en lançant des objets. Ils pourraient se tromper et prendre un passant pour un chercheur d'aventure. On ne les prévient plus.

Le RENARD.

Cette. — CAFÉ GLACIER. — Loin de diminuer, le succès des pensionnaires du Glacier s'accroît tous les jours. Nous avons déjà eu l'occasion de le constater plusieurs fois à cette même place, et nous avons le plaisir de voir tous les soirs nos éloges ratifiés par les applaudissements du public.

Mme Dalry, quoique visiblement indisposée ces jours derniers, ne cesse pas d'exciter l'admiration du public cettois par ses toilettes de bon goût et le chic qu'elle déploie dans toutes ses chansonnettes.

Mlle Marguerite Gauthier est une charmante chanteuse comique qu'on ne se lasse jamais d'entendre.

La belle grêlée Louise Mayan et Marie de la Chapelle voient toujours grossir leur nombre d'adorateurs, de nationalités étrangères surtout!

On nous annonce, pour la semaine prochaine, les adieux de Mlle Marie. Recommandée à la bienveillante attention de mon collègue de Carcassonne.

BRASSERIE DU BAS-RHIN. — Les applaudissements que reçoit Mme Déo, la préférée du *Bavard*, prouvent combien cette charmante artiste est aimée et appréciée à sa juste valeur.

Que pouvons-nous dire sur Mlle Nalès que nous n'avons déjà dit, si ce n'est que son nom ne devrait pas figurer sur le programme.

Mlle Jeanne Marty ferait assez bien son affaire, mais Mlle Marty sait qu'elle a un

physique assez agréable, ce qui la rend un peu trop prétentieuse. Corrigez-vous de ce défaut, chère belle, et vous pourrez compter sur l'appui de la *Bavarde*, appui désintéressé, vous pouvez m'en croire.

LÉON DES SALONS.

BRASSERIE DU BAS-RHIN. — Nous constatons avec plaisir le succès de ce coquet établissement, ceci n'est dû qu'au talent et à l'intelligence de notre régisseur, nous l'en félicitons.

Durant la semaine qui vient de s'écouler, les nombreux dilettanti habitués de la brasserie ont assisté aux débuts de M. et Mme Michelis, nous n'avons que des éloges à adresser à ce couple charmant.

M. Michelis est un comique fort spirituel, son organe, quoique en disant notre confrère du Lapin est très sympathique, les applaudissements du public en sont la meilleure preuve.

Mme Michelis seconde dignement celui dont elle porte le nom, sa diction est excellente et ses gestes très agréables. Somme toute bonne acquisition.

Nous voici arrivés à la belle des belles, vous l'avez deviné chers lecteurs? C'est de la gracieuse Jane Marty dont je veux parler, tout subjugue chez cette charmante personne, à la beauté du physique, l'aimable pensionnaire de la Brasserie joint une gentillesse dont elle ne se départit jamais.

Mlle Wiska Marquet et Mme Déo rivalisent de grâce et de talent, nous ne saurions leur faire de meilleurs éloges.

Incessamment nouveaux débuts. LÉON DES SALONS.

Chautmont. — Ce n'était pas une mauvaise plaisanterie qu'on voulait jouer aux cœurs pleins du souvenir de Rosetti en disant qu'il allait de nouveau embarrasser les trottoirs de Chautmont. C'était bien vrai, elle est revenue plus ingambe que jamais, après tout cela n'a rien d'étonnant. Mais qu'est-ce que tout cela? Son absence, ses malheurs, ça déçoit; on oublie tout pour ne penser qu'à sa vertu. Oui, chères belles, elle est restée fidèle à son principal protecteur. Cela vous étonne? Cependant cela est car elle l'affirme.

La belle Anna, après avoir été renvoyée par celui qui la protégeait, s'est lancée dans la photographie et fait le bonheur d'un jeune artiste.

Un conseil chère Anna. Pochardez-vous moins souvent, tous les jours c'est vraiment trop.

Eh bien, Jeanne, grande Jeanne de mon cœur, on se laisse donc aller? Après avoir eu des amants, comtes, ducs, etc., tu vadrouilles tout simplement avec des fusiliers de 2^e classe. Je pensais que tu profiterais de l'avis que je te donnais la semaine dernière, mais non, tu recommences. Tu baisses, ma chère, tu baisses. — *BÉBÉ.*

Chautmont. — Quelques mots sur nos divas : Chouchou cumule, la rue de Reclancourt ne lui suffit plus.

Nana ne quitte plus le café (quelle paille le soir), elle attend toujours pour nous quitter, une lettre chargée qui devient légendaire. Jeanne la vieille garde se promène dimanche ar bras d'un jeune homme, les uns disaient son fils, les autres son amant, les premiers disaient vrai. Cela, sans être taxé d'émigration donnerait bien 42 ans à cette tendresse sur le retour.

Blanche paraît faire les délices d'un monsieur à longron qui par jalousie peut faire bien des choses.

Jeanne Aimée s'est éprise d'un artiste du théâtre. Amours en coulisse... Nous signalons l'apparition d'une gentille recrue chez M. Sylvain. Nous parlerons de ses débuts, la chose n'étant pas faite à l'heure où j'écris ces lignes. La Mascotte de la Patrie a trouvé un Pippo après le couplet de la fleur d'orange.

Les débuts ont été faciles paraît-il. L'ŒIL AMÉRICAINE.

Anvers. — CAUSERIE ANVERMOISE. — *Le Steen.* — (La Bastille d'Anvers.) — C'est bien entendu, le collège échevinal tient à conserver ce précieux monument historique; nous sommes heureux de propager cette bonne nouvelle. — Le Steen restera debout pour dire aux générations futures : — Ici fut le berceau du vieil Anvers. Ici nos pères ont lutté pour la liberté et souffert pour leur foi. — Le respect pour les morts est un culte, une religion pour tous les peuples plus ou moins civilisés. Pourquoi nos édiles en font-ils fi? Tous les jours des wagons d'ossements pris près du Steen sont jetés dans l'égout du canal des brasseurs. Les enfants s'amuse avec des crânes humains. Cela fait pitié! Ce sont peut-être les ossements de ceux à qui vous décernez aujourd'hui la palme de martyrs de la liberté!

Anvers. — Moins heureux que les parisiens, nous n'avons qu'une brasserie. Rentrez au Strasbourg, avenue de Kaysers. Sans y voir le nombre interminable de jolies femmes que l'on rencontre dans les tavernes parisiennes, notre Elise, aux superbes appas, ne serait pas déplacée à la Cigarette.

Lina, que je n'ai jamais pu comprendre, trouve auprès de ses compatriotes allemands beaucoup de sympathies non désintéressées.

Passons Laura, qui a su, en même temps que son magot, captiver le cœur d'un riche gentleman de la cité.

D'un air rigide, Mme Philippe (une strasbourggeoise) dirige tout ce petit monde charmant. Le soir, un attrayant concert vous distraira, tout en sirotant un bon bock. La différence qu'il y a entre ce genre de brasserie et celles de Paris, c'est que les plaisirs y sont plus variés et le mal aux cheveux inconnu. Pour beaucoup, c'est peut-être un charme de moins.

Café Argo. — Elles sont trois; mais ce ne sont pas les trois grâces, et cependant tout l'état-major du Pilote s'y donne rendez-vous. La patronne, débris de la vieille garde, antique chevronnée, ne peut plus guère que trôner à son comptoir.

Son second, Lise la hollandaise, l'ancienne prima dona des rues, ne peut guère se laisser piloter par ces MM. du pilotage; car c'est le fruit défendu, dans lequel seul un laideron a le droit de planter des dents ténébreuses. Mais n'envions pas son privilège; cette écatrice qu'elle porte au-dessous du menton ne présage pas les humeurs chaudes.

Sidonie, au contraire, a pour devise : « Si s'y frotte s'y colle. » C'est elle qui a défini l'amour : l'échange de deux fantai-

sies et le contact de deux épidermes. Aussi elle ne compte plus ses victimes. Dernièrement elle avait cru pouvoir voler, ne fut-ce que pour une nuit, un boot eroic (arrimeur), mais Baptistine veillait à la garde de son bien, de sa chose. Vaine erabe, pieuvre, tu te riais du désespoir de cette femme, lorsque soudain, comme une bombe elle éclata dans l'arrière boutique de ton caboulot et troubla ton coupable tête-à-tête. Prends garde à toi! les arimeuses viendront souvent hurler dans ton café, la somme de tes malices! pilotes et arimeuses, prenez garde à vous! La garde veille!

Café anonyme. — Je connaissais les Sociétés anonymes, les lettres anonymes, mais pas encore les cafés anonymes. Nous avons ici ce Phoenix. Mademoiselle Anonyme, grande et jolte, blonde, aux avant-scènes bien taillées est la maîtresse de céans; c'est un fanatique de la charité. A tous ses clients, un brûlant baiser, c'est le droit d'entrée. Toute cette fricassée se fait en famille. — La petite Fraulein, avec sa croix rouge au cou rappelle une ambulancière... de l'amour; à l'exemple de sa charitable maîtresse, elle ne ménage pas ses plus gracieux sourires, ses plus tendres caresses. Je comprends maintenant pourquoi les capitaines marins s'y donnent rendez-vous.

Crépuscule de chignons. — Il y a eu un joli boucan ces jours derniers, dans le bureau des postes de la rue Ste-Marie à Bruxelles. On sait que ce bureau est desservi par de gentes demoiselles, que, dans sa galanterie toute française, M. Olin entend substituer aux employés porteurs de moustaches, favoris et autres appendices barbus. Or, en l'absence du percepteur, ces demoiselles se sont crépé le chignon avec un entrain tout à fait réjouissant. Une véritable débauche de horions avec accompagnement de petits cris saurais; une réédition de la *Fille de Madame Angot*, avec la musique de Lecoq en moins, malheureusement. Quant au public sur la rue et au guichet, il s'en donnait à cœur joie de ce spectacle aussi gratis qu'attendu et comptait les coups de griffe. Le combat n'a pris fin qu'à l'intervention du sexe laid, mais fort, qui, dans la personne de commissaire de chemins de fer, vint mettre le hola parmi les amazones de M. Olin.

La besogne fut rude; ils ne se rappellent pas, ont-ils avoué depuis, avoir jamais été à pareil emploignement. Une enquête est ouverte : bon nombre de témoins ont été interrogés. Il paraît que Louise Michel, informée de cette première tentative à main armée en faveur de l'émancipation des cotillons, a envoyé de sa prison, par voie télégraphique, ses félicitations les plus vives aux héroïnes de la bagarre.

Quant au grenadier de la Tour-d'Auvergne, il ne partage en aucune façon l'enthousiasme de la mère Michel et commence même, tout Olin qu'il est, à en avoir assez de sa royauté au pays des crinolines. K. L.

Alcazar de Bruxelles. — Blanche Miroir a été assassinée par son mari, M. de Lazade, qui s'est ensuite suicidé. C'est la jalousie qui paraît avoir été la cause de ce drame. M. de Lazade venait d'avoir un duel avec le ténor Puget, qu'il croyait être l'amant de sa femme.

Concert de la place Verte. — Hier, inauguration des concerts de la place Verte par le corps de musique du 5^e régiment d'artillerie, sous la direction de M. Orval. Peu ou point de belles petites au café Français, au café Suisse, à la taverne Alsacienne, leur rendez-vous habituel, lorsque se font entendre les accents perçants du cuivre, les murmures de la flûte, les gémissements du haut-boys, les appels du tambour, les sours mugissements de la grosse caisse et les éclats éperlés des cymbales. Nous avons entrevu, se promenant autour du kiosque, les deux inséparables Philomène et Mathilde, encapuchonnées comme au mois de décembre.

Port d'Anvers. — La frégate américaine, le *Lancaster*, 10 canons, 424 hommes est dans notre rade. Que faisait dimanche dernier, à midi, près de la station, Mathilde en compagnie d'un matelot légèrement ému. Proh pudor!

Katholieke Kring (cerle des Elevators). — Nous en parlerons prochainement.

Folies Anversoises. — MMiles Maria, Bertha, Thérèse, Raphaël, Leo et miss Clowis, — à bientôt, nous ferons connaissance.

Eden-Café. — Mlle Madies bien connue dit-elle, des Parisiens et Fraulein Adolphe pour la semaine prochaine.

Taverne St-Jean. — Conseil à mon ami Franck, — remplacez le garçon rigide et ministériel par la charmante Hébé, point sauvage et toujours rieuse, et nous parlerons de votre bonbonnière, l'assommoir d'Anvers.

Montauban. — A part le dépôt dans les kiosques, la *Bavarde* va être aussi mise en vente chez une autre bavarde, je veux parler de la gracieuse nouvelle gérante du débit de tabac avoisinant la Cathédrale, dont la mise a fait croire souvent, à plusieurs voyageurs, que c'était une Andalouse fraîchement débarquée à Montauban, aussi les halbanas quelle débite sont-ils fumés avec délices.

Nous ne pouvons, bien à regret, insérer l'article promis dans notre dernier numéro, nous venons de recevoir contre-ordre de notre correspondant.

Il paraît que le mari de la dame en question, redoutant les inscriptions de la *Bavarde*, est allé le trouver pour lui faire promettre que cette article ne serait pas inséré, et en galant homme il a promis, mais si le fait se renouvelle, il se trouvera dégoûté, et il espère que l'occasion ne se fera pas longtemps attendre.

Le théâtre fait relâche depuis huit jours, et va fermer ses portes.

Le concert Lamy est en chômage, mais aussi une excellente idée a été suggérée à un sympathique M. Delaprade, excellent artiste de notre théâtre, de prendre la direction des Variétés Montallanaises, qui chômaient depuis deux ans. C'est demain l'ouverture, et il est probable qu'avec le personnel dont il s'est entouré il réussira à nous faire passer d'agréables soirées cet été, et qu'il continuera d'avoir la bienveillance du public qu'il avait su gagner au théâtre.

Il paraît que nos belles petites sont en pourparlers, pour avoir des abonnements à des places réservées.

Un jeune architecte, de leurs clients, a déjà combiné un plan de galerie disposé en loges, à construire sur un des côtés de la salle de cet établissement, et s'est offert d'entrer en négociations avec la nouvelle direction.

KEL-KUN.

Libourne. — Avec quel plaisir a-t-on pu admirer nos pschuttees, dimanche dernier, sur notre Rotten-Row; tout le plan libournais s'était donné rendez-vous à l'heure de la musique.

Grâce et élégance, voilà la nouvelle devise de nos belles petites.

Mais, quels yeux a fait Alexandrowna, votre reporter! Shokking!!!

Sa toilette était superbe, sa tenue excellente. La critique s'efface devant ce renouveau. On dit que le spleen mine son caractère. Je ne le crois pas, aussi vais-je l'égayer en lui contant une courte idylle, vieux souvenir d'une soirée d'antan : « C'était par une belle nuit de mars de l'an de grâce 1880. »

Libourne jetai dans les airs les dernières clameurs de son assourdissant foire.

La place Decazes se vidait lentement. Baladins, minstrels et marchands, festoyaient sur la recette avec leur digne moitié. Les travailleurs regagnaient leur logis; les jeunes filles aux bras de leurs amants soupiraient.

Minuit sonna, Libourne s'éteignit. Morphée régnait.

Seuls, Elle et Lui, près de la gare endormie, attendaient patiemment Estelle et.... Elle et Lui au retour d'Estelle, se jurèrent une amitié éternelle. Hélas! tout est illusion.

Vertu tu n'es qu'un mot, a dit un grand penseur; aussi savez-vous ce qu'Elle dit à son amie en se retirant : « Que les hommes sont bête! sont-ils donc tous pareils! » Mon cher ami Belot a fait prononcer ces paroles par la bouche de Mme X., mais je puis lui assurer que notre libournaise l'avait démenté.

Conclusion : Elle et Lui sont brouillés depuis cette nuit, et votre serviteur ne s'en porte pas plus mal. For ever.

R. NANTY.

Boîte aux lettres : Rachel d'omnonge. Libourne. Merci de votre courtoisie, répr. par Bav. si. v. dés. D. B. Libourne.

Ecrivez vous-même. — Georges. Tarbes, adresser vous à réd., ser. bien reçu. am.

Carcassonne. — ALCAZAR. — Rentrée de Maria Faure qui, prise de la nostalgie sans doute, est revenue au milieu de nous, mais non à ses premières amours car son jeune bayard avait déjà conquis en 365^e notes aux bras de la douce Clémentine. Notre belle petite a ouvert immédiatement les siens à l'ex-nabab de Bénéci, qui s'y est précipité avec amour, délice, etc. Elle n'a pas à s'en fâcher, croyons-nous, car elle nous fait se frusquer de plus en plus.

Deux bonnes acquisitions à signaler, MMiles Coudray et Julia Vals (rien de l'eau). La première est l'enfant gâtée des fils de Mars en général et des volontaires en particulier; l'autre, est une charmante petite qui ne manque pas de brio, et qui y va de son chahut à l'occasion.

A signaler, le nez fripon et les jupons courts de Mlle de la Chapelle.

A signaler également l'appendice nasal d'Aminthe de Gernay qui, a ma foi, raison de se colle une partie. Quand on est si bien née que ça, on y a largement droit.

Mlle Deille est une excellente fille fort estimée du public, et quant à Léonie Gontier, elle n'est encore célèbre que par le lapin de marque que lui a posé certain jeune homme, expert en la matière.

ELDORADO. — Une rentrée également, celle de Rita Guérin. Le public en a été enchanté, et quant à son protecteur, il est au septième ciel. Toujours dans les hauteurs, quoi!

Les rayons de cette étoile ont quelque peu fait pâlir ceux de sa voisine, Clodion qui, pourtant, est toujours bien applaudie.

Mlle Nila, dont les débuts viennent d'avoir lieu, est une artiste qui promet, et quant à Léonie, si le Gernay-Club, le Kéyrol et les charrettes ne l'arrêtent pas, Dieu sait jusqu'où elle ira?

ADMINISTRATION

Rue de la Lune

LA

VADROUILLE

JOURNAL TRÈS DROLE

"VADROUILLE, s. f. promenades nocturnes d'assommoir en assommoir; femme qui vadrouille" (DICT. DE L'ACAD.)

RÉDACTION

de minuit à 3 h. du matin



CHRONIQUE VADROUILLESQUE

Mes petits agneaux, nous allons donc avoir notre feuille officielle. L'histoire saura nos fredaines, nos fumisteries — fredaines épiques, fumisteries homériques. Ce n'est pas trop tôt, on n'avait plus que des journaux sérieux, qui font mourir d'ennui. On va rire. On ne vit que pour rire. Il n'y a que l'homme qui rit (Voyez Hugo, Victor pour les petites filles).

Moi, je suis une vadrouille par excellence. Savez-vous bien au juste ce qu'on appelle vadrouille? Ce vocable charmant désigne une femme — c'est à dire une femme allant de brasserie en brasserie boire des bocks, à l'heure où le bourgeois dort.

La vadrouille, c'est la grisette d'antan, salement restaurée. Il ne lui reste de la grisette pas même le bonnet. La vadrouille a des chapeaux pointus comme des casques Henri II et comme le front de ses amants, car ils sont toujours pointus les fronts des amants de la vadrouille.

Cette noble dame, veule, ordinairement hête, assez sale, se lève à midi, chez elle avec quel'un ou avec quel-que-une chez les autres. Elle se débarbouille quelquefois, s'habille toujours plus ou moins mal. Vers quatre heures, elle descend — seule elle fait son absinthe, en envoyant des caillottes aux types. Elle connaît beaucoup de types. Elle commence sa journée. Il lui faut trouver son souper, bon gîte — elle se fiche du reste. On l'appelle par son nom; on la tutoie. On lui a dit vous et madame, mais il y a très longtemps. Parfois, un jeune potache s'oublie encore et la fait se tortiller de rire en employant ces expressions d'un honnête homme parlant à une honnête femme.

Elle est de tous les bals, de toutes les noces des banlieues, de Barbe ou de Roche-Cardon, Meudon ou St-Cloud. Elle a le chic de jouer du milirion, de manger du flan, de monter sur les chevaux de bois et de boire du bon lait chaud, sortant du pis d'une vache très offensée d'apprendre que des messieurs mal élevés prêtent à une vadrouille son nom de bonne bête honnête.

Elle a toujours besoin de rattachar sa jarretière ou de dégrafer son corset. Elle excelle dans l'art de relever et très discrètement avec indécence, au bon moment, des jupons dont l'éclair blanc ravive dans les cerveaux candides la flamme amoureuse qui s'éteint si vite.

Parfois, elle se marie. Alors, très sérieusement, elle se range, pendant quinze jours. Son amour dure autant que les écus de son idiot époux. Le jour où elle aperçoit le fond du sac, elle prend la porte. Alors on lui fait fête, et c'est durant quinze jours quinze nouveaux mariages de réconciliation.

La vadrouille a toujours quelque part des enfants en nourrice. Elle va les voir tous les trois mois, avec un monsieur qui l'attend dans l'auberge voisine. Elle lui dit qu'elle rend visite à de pauvres gens qui l'ont élevée. Elle mange son gosse de caresses, trouve qu'il vient bien, admire ses grosses joues et ses bonnes cuisses. Elle l'embrasse goulument, comme si c'était un homme, puis elle s'en va en chantant une romance à la mode :

Y avait qu'à m'aller à la noce !

La vadrouille est une plaie sociale. Mais ne disons pas de grands mots. La vadrouille, qui n'en sait pas de grands, n'en dit que des gros.

Car, en général, elle est sale, elle est laide, elle est bête, et d'une grossièreté qui écœurerait — si les hommes avaient tant soit peu conscience des instruments, dûment payés, sur lesquels ils jouent des variations amoureuses qui donnent autant une idée de l'amour que le *Pied qui remue* donne une idée de *Rappelle-toi*.

Maintenant, vous savez, ça ne m'empêche pas d'être une

VADROUILLE.

COMMANDEMENTS de la Vadrouille.

- I. A midi tu te lèveras.
- II. Avec lui tu déjeuneras.
- III. Au quartier tu vadrouilleras.
- IV. Un potache tu lèveras.
- V. Les cabinets tu demanderas.
- VI. Un nouveau type tu feras.
- VII. Mais ta robe tu n'ôteras.

VIII. Et dans ses bras tu songeras
Au monsieur qui bat crânement.
IX. C'est vers lui que tu retourneras,
Lorsqu'arrivera le moment.
X. Alors, au type tu diras :
M... aie ce que tu dis habituellement.
THAMAR.

A mon ami Paul KLENCK

MENTEUR

Comme un arr... ngeur de rimes !

ROMANCE-SPECIMEN

Qu'on croit (oh mais très sincèrement !) écrire
pour certaine — damoiselle — qu'on appelle Ninette,
mais qui se nomme souvent Adélaïde, Rosalie,
Hortense ou Françoise.

NINETTE

(Air à faire)

En voyant Mai tout parfumé,
Je pensai qu'il est bon de vivre
Quand on aime et qu'on est aimé !
O fleurs ! votre parfum onivres
Mais pour moi vous n'emboulez plus,
Le vide est partout en mon être
Oiseaux, tes chants sont superflus !
Ta souris en disant : Peut-être ?

Couplet refrain :

Ninette, ton minois câlin
Dont le soleil en mon âme
Je dorsais, quand ton œil malin
Soudain a ravivé la flamme,
Entre toutes, je te bénis,
Ta vaine d'illuminer ma route.
Gentils oiseaux, foutez vos nids,
Chantez aussi, mon âme écoute.
Sans amour, c'est être sans pain,
Et je mourrais de faim, Ninette
Lorsque par un beau soir de juin,
Chez moi nous fumes la dinette.
Avec toi, le bonheur entr'ait,
Et ce cœur qui donnait tes richesses,
Et ce cœur qui donnait tes richesses,
Fut ranimé par tes caresses.

Au doux soleil de ton printemps
J'ai senti se fondre ma peine
O Ninette, je t'aimais tant !
Mon âme, mon minois, ma reine,
Quand — du ciel, divin envoyé,
Tu fus le maître de tes charmes,
Mon cœur semblait être noyé
De bonheur, d'amour et de larmes.
Aimons-nous ! Aimons-nous toujours.
Aimer est le bonheur suprême
Et ce cœur qui donnait tes richesses,
C'est prior que dire : Je t'aime
O verbe, la conjugaison
Est toute la loi de ce monde
Et ton présent est la saison
Qui l'enchantait et qui le féconde.

Ninette, ton minois câlin
A mis du soleil en mon âme
Je dorsais, quand ton œil malin
Soudain a ravivé la flamme,
Entre toutes, je te bénis,
Ta vaine d'illuminer ma route.
Gentils oiseaux, foutez vos nids,
Chantez aussi, mon âme écoute.

Oui, mais ce paillard de Cupidon ne l'entend pas
ainsi et, quelque temps après, il vous somme d'avoir
à écrire pour une autre damoiselle.
C'est fatal ! mais il faut obéir !

Les impressions nouvelles se trouvant être absolument
les mêmes, on se demande alors si la — M... —
à Ninette ne pourrait pas réserver.

En changeant quelques rimes, la chose est possible
parfois.

Pourtant, s'il y a trop de soudure à faire, de bé-
guets à mettre, on se décide à recommencer le tra-
vail, mais même pour certain qu'a part quelques
détails physiques, plus ça change, plus c'est la même
chose.

Conclusion et Morale

L'homme (ce poseur de lapins) a toujours beau-
coup parlé de l'infidélité de la femme.

Cependant

Comme modèle d'une fidélité masculine exempté
de plus petit désir illégitime, je ne vous gêne à citer...
qu'Adélaïde... après l'accident.

Paul PAILLETTE.

LETRE DE SUZANNE

Suzanne est colère, son secrétaire, un
monsieur qui a une belle plume, et qui sait
mettre les virgules en lieu et endroit, m'é-
crit une longue lettre qui veut être spiri-
tuelle, et qui n'est que ridicule. Il croit de
mon devoir de l'insérer. La silhouette ayant
été faite avec le consentement de la chaste
Suzanne, je pourrai lui refuser cette douce
satisfaction ; mais je suppose qu'au fond, le
secrétaire de Suzanne n'a eu qu'un désir —
desir d'adolescent — se voir imprimer.
C'est une occasion unique : qu'il en profite.

« Monsieur,

« J'ai lu l'étonnant article que vous m'avez
consigné dans le numéro de samedi, 24 cou-
rant, et serais vraiment fier d'honneur à
une petite personne que d'employer à ce sujet
une colonne de journal, mais comme le bavardage
du monsieur qui a poudré l'article ne tire
nullement conséquence, croyez bien que je ne
suis pas libre pour cela.

« Le Nestor en question n'avait certes pas be-
soin de s'arracher une plume pour écrire des
insanités aussi grotesques : veuillez vous, je
vous prie, monsieur le rédacteur, en lui tirant
les oreilles, comme doit le faire tout galant
homme, vis-à-vis d'un tel paltoquet lui ap-
prendre :

« 1. Que mon sommier n'est pas pallotte...
pour lui, toutefois, qui ne l'a jamais vu, d'ail-
leurs ;
« 2. Que mes baisers ne sentent pas letin ;
« 3. Que je ne déjeune jamais sur des in-
folies, ce qui me semblerait assez gênant ;
« 4. Que je ne bois pas du petit bleu et que
je n'ai jamais regardé ce monsieur d'assez près,
pour qu'il compte mes nez (insolent val) ;
« 5. Que je me moque de la Faculté comme de la
et que si j'ai une saignée usée, ce n'est certes
jamais à sa source que j'aurai recours pour la
remplacer.

« Le dit Monsieur ne me connaît pas, il a bû
un article tout de chic, sans avoir seulement
étudié son sujet ; j'ai cherché parmi les clients de
a brasserie, parmi ceux surtout qui baillent

aux cornilles et m'ont un regard de femme
sans jamais rien obtenir j'ai interrogé mes amis
personne ne connaît de plume assez chose...
pour accoucher d'une... machine pareille à
celle qu'il dépose chez vous.
Permettez-moi donc en terminant, Monsieur
le rédacteur, de vous engager à jeter un regard
plus sévère sur la copie de vos collaborateurs,
« La Bavarde » y gagnera.
Recevez, Monsieur, mes félicitations respec-
tueuses.

SUZANNE.

brasserie Suisse, rue de la Fidélité.

Je compte absolument qu'ayant inséré les li-
gnes de ce Monsieur, vous ferez le même hon-
neur à ma rectification ; j'y tiens par dessus
tout et je vous crois assez galant homme pour
ne pas me le refuser.

Suzanne

Je ne veux pas voir le secrétaire de
Suzanne, c'est à Suzanne que je ré-
pondrai.

Libre à cette dame de critiquer
mon style. Suzanne critique mon allu-
re : paltoquet, dit-elle, dédaigneuse.
Je lui croyais plus de sympathie pour
les paltoquets que pour les blouses —
affaire de pourboire.

Elle m'apprend que son sommier
n'est pas patriote. Ce qui veut dire que
moins fier que le sommier de Phérolle
de Guy de Maupassant, il ne serait
point mortel au soudard prussien : fifi
et elle ajoute que je ne l'ai jamais vu,
cela est tout à mon honneur : cepen-
dant je pourrai le voir, quelque jour, à
l'hôtel des ventes. J'en ai vu, là bien
d'autres, qui avait gémis sous le poids
voluptueux de plus célèbres que Su-
zanne.

« Ses baisers ne sentent pas le la-
tin » soit je me suis trompé, ils sen-
tent l'absinthe. Elle ne ne déjeune
jamais sur des in-folio » et elle ajoute
avec un petit air intelligent « ce qui
serait assez gênant. Ce n'est pas pour
une Suzanne que Victor Hugo écrivit :

J'étais mendiante et toi charitable,
Je baisais au vol, tes bras fiers et ronds,
Dante in-folio nous servait de table,
Pour manger gaiment un cent de marrons.

« Elle ne boit pas de petit bleu. » Le
petit bleu est populassier, le petit bleu
est pour les honnêtes filles du fau-
bourg. Suzette boit du champagne.
Suzanne n'est pas une bacchante de
Suresnes.

Quant à ses rides, il n'est pas besoin
de la regarder de près pour les com-
pter. Petit malheur, au fond. Nul ne
saurait réparer des ans irréparables
outrage.

« Elle se moque de la Faculté » com-
me de moi. C'est peut-être un peu
d'outrecuidance. Il y a la Faculté des
tablets de marbres, où les corsgrigides
des belles impures s'effrent tous les
jours au scalpel des carabins. Elle a
commencé par les étudiants, elle fini-
ra peut-être par les étudiants. Il ne faut
pas rire avec les choses sérieuses.

J'ai écrit sans amertume une silhou-
ette vraie, elle se fâche et m'accuse de
l'avoir faite de chic. J'ai vu aussi des
femmes laides, renier chez le photo-
graphe leur portrait frappant de res-
semblance. Suzanne m'a raconté sa
vie. Suzanne a voulu passer à la posté-
rité et il lui suffisait d'interroger ses
souvenirs pour se rappeler l'auteur
de ce profil.

Maintenant un mot — le dernier —
que Suzanne sache bien, que, vivant,
loin de la brasserie qui a pour bonnes
des demoiselles qui ont des secrétaires
je m'endie quelquefois des regards de
femmes, mais des regards de filles,
jamais.

Nestor.

AVIS AUX DAMES DE BRASSERIE

Les nombreux efforts faits jusqu'à
nos jours par le gouvernement cana-
dien pour engager le beau sexe d'An-
gleterre à émigrer vers la lointaine
Amérique, ont été infructueux. Aussi
vient-il de s'adresser à l'Allemagne et
se dispose-t-il à lancer un manifeste
sur la France.

Ce n'est partout qu'un cri de dé-
tresse ; le Canada manque de femmes !
Les salaires ont atteint une progres-
sion extraordinaire et cela joint à de
nombreux avantages divers et à une
haute considération. La plus mala-
droite des cuisinières se paie 2,000 fr.,
la plus insolente des femmes de cham-
bre 1,200 fr. et toujours dans des con-
ditions exceptionnelles de bien-être et
de liberté. Nous ne parlons point des
institutières et des demoiselles de
magasin dont les prétentions extrava-
gantes reçoivent toujours la plus entière
satisfaction.

Ce serait la véritablement une bonne
aubaine pour nos charmantes serveuses
aux idées quelque peu romanes-
ques et entreprenantes et le voyage
certain ne manquerait pas d'agréments.
Mais nous ne leur conseillerons pas le
Nouveau ou le roi de Bidda, Sumourou
vient de laisser 700 veuves. 700 veuves,
joli harem ! mais bien mesquin cepen-
dant si on le compare à celui du
roi de Milette de l'Inganda, un vrai
gaillard celui-là ! qui n'entretient pas
moins de sept mille femmes. Ici, les
chances de succès seraient un peu
moins favorables, mais le voyage du
Canada ne souffre pas la moindre hé-
sitation et nous tenons à la disposi-
tion de nos charmantes dames, les
heures de départ et d'arrivée. Bonnes
voies et bon vent ! au Canada !

ROMUALD DE FLEURY.

PARIS - BRASSERIES

Brasserie du Square, boulevard Sébastopol. — Nous avons promis de ra-
conter une histoire épouvantable, nous te-
nons parole. Nous devons dire que les ren-
seignements ne nous ont été donnés ni par
Marie Rouen, qui connaît Flaubert (Gus-
tave, pour elle, dans l'intimité), ni non
plus par Marthe, dont les yeux noirs de-
viennent incandescents, ni par Madeleine,
qui ne compte pas se repentir de sitôt, ni
par d'autres encore dont les noms univer-
sellement connus m'échappent. — Ils me
reviennent. — Ce n'est pas par Berthe, qui
jure, par Joséphine, qui sourit, et Léo, qui
bourdonne, habitude contractée à la Ruche.
Je tiens cette histoire de... Vous ne le sa-
vez pas. Voici : Julia, vous connaissez Julia
la Bourguignotte, Julia, l'autre soir, avait
pris un fiacre, seule — seule, entendez
bien. Arrivée à la hauteur du boulevard
Montparnasse, le fiacre s'arrêta. Et, sur la
lune, se découpa la silhouette du cocher,
joignant les mains et disant : « Julia, je
t'aime, je t'aime ! » Et Julia avait
reconnu, devinez qui ? Je ne vous dirai pas
la fin. Vous comprenez, mes petits agneaux,
je n'ai pas envie d'aller en prison pour
outrage aux mœurs. Blanche a quitté la

Brasserie de l'Étoile du Nord. — L'Étoile du Nord compte une mutation. Ti-
tine, du Gros-Caillois, est partie au Télé-
phone. Elle a pour remplaçante Elise, une
blonde que les méchantes langues disent
mascotte. Ces méchantes langues ne sont ni
Hélène la financière, se payant une villa
sur les bords de la Marne, ni Blanche, dont
les grands yeux étonnés ont la dureté des
yeux chastes des ingénues. — **Brasse-
rie des Deux-Soleils.** Cloclo est
partie, où est Cloclo ? Thamar ne s'émue
point du départ de sa compagne. Elle se
console de tout, Thamar, même des plain-
tes lyriques que pousse la Pologne trahie.
Varsovie aime Thamar, mais Thamar n'a-
me rien — que les écrivaines et les oran-
ges. Lisa, plus sage, partage les griffonées de
son cœur. Et il y en a des bottes, et encore
des bottes. Somme toute, on s'amuse aux
Deux-Soleils. — **Brasserie du Mai-
nant, boulevard Saint-Michel.** — Ne la
cherchez plus, elle est retrouvée. Cloclo est
venue se réfugier au Hainaut, la brasserie
splendide du Boul'Miché. Et qu'on dise
encore que Cloclo n'a pas de nez ! — **Bras-
serie du Bon-Bock.** — Évohé ! Ma-
ria est grise, Bacchus est roi et Julie est
reine. Étrange femme, cette Julie. Sérieu-
sément, Musset l'aima ; c'est pour elle qu'il
écrivit :

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolite ;
Avec ma beauté,
Jusqu'au bout des doigts, je serais duchesse,
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.

Elle n'est pas fière pour un sou, Julie. Elle
rit, babille, sautille et se fâche du qu'en-
dra-t-on comme des ballades de Krynska.
— **Brasserie de la Seine, 27, quai
Saint-Michel.** — On n'entend plus parler
de cette brasserie. La grosse Maria, pour-
tant, fait son possible pour égarer les clients,
ses lions. — **Brasserie
de la Vacherie, place du Château d'Eau.**
Le personnel n'a pas changé. Berthe la
petite brune vient de faire une maladie de
quinze jours ; son amant l'avait quittée,
vous comprenez, maladie de cœur. Elle est
consolée et sert de nouveau des bocks avec
une grâce charmante. Des 25 hêtres qui
peuplent le sous-sol de la Taverne du Cha-
teau d'Eau, c'est assurément Mariette qui
est la plus charmante. Son corsage noir
craque sous la pression de ses appas. —
**Brasserie des Cloches, rue de l'En-
trepôt.** — Il y a là trois lionnaies char-
mantes, vos compatriotes y affluent. —
**Brasserie de la Salamandre, 6,
place Saint-Michel.** — Enfin la plantureuse
Emma a quitté le corsage à carreaux, nous
l'en remercions sincèrement, elle a bien
fait. Nous l'avons rencontrée lundi au Tir
Cujas, en compagnie de la grande Elise, la
belle aux cheveux d'or. Toutes deux riaient
de bon cœur. — **Géomé.** — **Brasserie
de la Cigarette, rue Racine.** — La
charmante et délicieuse Louise a quitté cet
établissement pour aller au Tir Cujas. Nous
l'engageons à ne plus donner l'hospitalité
à Emma. — **Géomé.** — **Brasserie du
Téléphone, 2, rue Danton.** — La char-
mante Mariette est partie, nous espérons
bien qu'elle reviendra. Certaines dames di-
sent qu'un hussard ne serait pas étranger à
ce départ. O amour ! voilà bien de tes far-
ces. Blanche, qu'on pourrait appeler Noire,
car en elle tout est noir, est toujours aussi
fidèle, d'ailleurs, elle se dit en possession
d'époux. — **Un Monsieur en CHAPEAU
HAUT.** — **Brasserie de la Rhénane,
boulevard Richard-Lenoir.** — Il paraît que
la blonde Maria n'a que des déceptions,
tous ses clients l'abandonnent. Célestine
est toujours fort entourée, mais elle est par
trop capricieuse. Gabrielle est fort gaie
depuis quelques jours. — **H.** — **Bras-
serie du Printemps, 4, rue Custine.** —
Beaucoup de nos lecteurs connaissent à

peine la jeune Camille qui, depuis quel-
ques temps, trône dans cette brasserie. Après
avoir réduit son amant à la misère et l'avoir
forcé à aller cacher sa honte à l'étranger,
elle abandonna la couture, qu'elle considéra
comme peu lucrative, pour faire la cour
aux trop sensibles amoureux qui débar-
quaient à la gare du Nord. Il paraît que
cela lui a occasionné des désagréments.
La voici au Printemps, belle, gracieuse et
charmante. — **Brasserie de l'Éden,
rue d'Aboukir.** — Louis, une gracieuse
blonde, passe son temps à culotter des pipes.
Elle a eu la malheureuse chance d'en-
voyer ses clients faire des stations au Midi
et rue Bichat. C'est une charmante.

Brasserie des Trois-Tonneaux, 4, rue de la Nation. — Depuis quel-
ques temps, on remarque aux tables de Nathalie,
une jolie petite blonde qui a nom Juliette.
Des yeux superbes, une bouche ravissante.

Une femme qui, l'hiver dernier, a usé
deux paires de bottines sur les trottoirs du fau-
bourg Montmartre, était venue se réfugier
aux Trois-Tonneaux, mais l'intelligente
patronne s'étant vite aperçu à qui elle
avait affaire, s'est empressée de la congé-
dier. Victorine a toujours ses tables encom-
brées, mais pourquoi ces gémissements
continuels ? — **Brasserie de la Kor-
rigane, rue Bellefond.** — On n'a pas
gagné en remplaçant Jeanne par Rita. La
belle Flore, toujours à son poste, attend
avec impatience le tirage de la loterie des
Arts décoratifs ; elle compte sur le lot de
500,000 fr. Fernande fait toujours de bon-
nes recettes, mais elle oublie toujours de
payer lorsqu'elle joue à la manille. —
**Brasserie de la Jeunesse, rue de
Maubeuge.** — Il y a là une femme formi-
dable, la patronne, du reste, charmante.
Nous parlerons des dames Piegrèchie. —
**Brasserie des Mandarines, 21,
rue Tronchet.** — Léa est de plus en plus
charmante. Henriette était malade diman-
che, pauvre mignonne, nous souhaitons
son prompt rétablissement. Autour nous
est revenue, elle est toujours élégante, mais
elle est aussi froide qu'une aurore boréale.
Maria devient trop joueuse, la dame de
pique lui fera faire des bêtises. Il est bon
d'être sensible, mais pas dédaigneuse,
c'est le reproche que je fais à Alice. Qu'elle
prenne donc la gracieuse Léa pour modèle.

— **RAOUL.**

Quartier-Latin. — Un monsieur
Dupont (Pierre), s'attribuant la fausse qua-
lité de rédacteur de la *Bavarde* et du *Don
Fabrice*, a trompé la bonne foi de plusieurs
personnes fort estimables.

Nous avertissons nos amis que ni la *Ba-
varde*, ni le *Don Fabrice* n'emploient le
nommé Dupont (Pierre), sorte de gommeux
fanatiste, demeurant 26, rue des Ecoles, à
Paris.

FEUILLES MORTES

Il faisait hier un temps affreux, en
dedans les murs suintaient l'humidité,
au dehors un ruisseau boueux
charriait ses eaux sales. Que faire à
la campagne alors qu'il ne fait pas so-
leil et que les oiseaux ne peuvent pas
se becqueter dans les arbres. Étale non-
chalamment dans un fauteuil, je feuilletais
un énorme monceau de journaux et
de feuilles illustrées ou non qui ont
disparu. J'aime à fouiller dans ce tas
de feuilles mortes et j'y trouve encore
des souvenirs agréables.

1° *Voici l'Hydropathe.* Rédacteur en
chef : Emile Godeau. Directeur :
Paul Vivien. Administrateur : Maurice
Petit. Secrétaire de la rédaction : Emile
Cohl.

C'était le journal officiel des Hydro-
pathes qui ont donné naissance aux
Hirsutes qui sont menacés d'être éclip-
sés par les Jeunes. Le journal ne pa-
raissait pas toujours avec une régularité
parfaite, car les fonds manquaient
parfois. Pourtant pendant un an la pe-
tite feuille parut donnant dans un
grand défilé les caricatures des prin-
cipaux hydropathes : Emile Godeau
maintenant rédacteur en chef du
« Chat noir » ; Alphonse Allais, phar-
macien et homme d'esprit, ce qui ne
va pas toujours de pair. Le poète Fer-
nand Crésy à l'accent pyrénéen ; Emile
Tabouret un des chroniqueurs de
la « Chronique Parisienne » ; l'illustre
Sapeck, le roi des fumistes ; Jules Jouy
qui écrivait au Voltaire ; Charles Leroy
l'auteur si connu du « Colonel Ra-
mollot » ; les monologuistes Moynet,
Grenet-Daucourt et surtout Charles
Cros : Tolbecque le violoncelliste qui
parcourait les pays étrangers ; Maurice
Petit, qui est en Algérie ; Maurice Rol-
linat dont la « Bavarde » a signalé le
grand succès avec ses « Névroses » ;
Félicien Champsaur, directeur du
« Panurge » ; le poète Léon Valade ;
Fauvel Raoul, qui je crois est tombé
bien bas ; Talien, l'ancien directeur du
théâtre de Cluny ; Rivet qui est arrivé ;
Vacquerie du « Rappel » ; Galipeaux,
du Palais-Royal ; Alphonse Lafitte qui
se fait vieux, et tant d'autres dont la
liste serait trop longue.

Que de poètes, que de prosateurs ont
passé par là et qui doivent encore son-
ger au temps où ils venaient se faire
applaudir par l'élite de la jeunesse du
Quartier Latin. Sarah Bernhardt y vint
un jour comme Coppée aux Hirsutes,
comme Coquelin cadet aux Jeunes.

Le *Titi*, Journal à caricatures poli-
tiques, qui dura deux ans à peu près.
Pour exciter la curiosité du public les

dessinateurs laissaient une place du
dessin fait avec une substance chimi-
que qui blanchissait à la chaleur.

Ce vaillant journal qui combattait les
abus de toute sorte avec tant d'esprit
m'est cher pour plusieurs raisons, car
c'est dans ses colonnes que je fis mes
début. J'étais alors à Poitiers et il se
passa devant moi un acte de brutalité
qui me révolta. Un jeune hobereau poite-
vin ayant trouvé un dessin du *Titi* peu
respectueux pour ses principes voulait
acheter le stock de journaux pour les
faire disparaître. Le vendeur ayant re-
fusé il le menaça de le bâtonner.
J'écrivis au journal et je fis désormais
partie de la rédaction, en dépit de la
grande fureur des jeunes noblesses
gommeux qui cherchèrent à me dé-
couvrir sous le pseudonyme de « Un
pictor ».

J'étais d'ailleurs en très bonne com-
pagnie et je regrettais la mort de ce
journal. Jean Richepin et Aurélien
Scholl étaient collaborateurs, Léo Tre-
zenick y versifiait ainsi que Louis
Tridon que je vis dernièrement aux
Hirsutes. Je citerai encore Louis Bre-
not, Cormailhon, Alcide Gueby
moins connus et mon compatriote Lux
qui saurait avec vigueur les nobles et
les prêtres.

(A suivre)

FANFARE.

LIVRES NOUVEAUX

Sommaire du N. 1. — (15 avril 1883) de L'ART
DE LA FEMME (Ed. Rouveyre et G. Blond, im-
primeurs-éditeurs, 98, rue de Richelieu, à Paris). —
Le Costume Féminin (Le Manteau), par Marguerite
d'Aincourt. (Camée). Illustrations de Cortazzo et
Scott. — Les Salons de Paris, par Bachaumont (Le
Salon de la baronne de Poilly). — Le Salon de la
princesse Victor de Broglie. Illustrations de Cortazzo.
— Hygiène de la Parisienne, par le docteur Darfeu.
(Le cabinet de Toilette). Illustrations de Cortazzo.
— Une Nuit de Noël, par Pierre Salles. Illustra-
tion de Ferdinandus. Le Théâtre à Paris en 1882,
par Pierre de Lamo. (Huitième article). — Cour-
rier illustré de la Mode parisienne, par une
Parisienne. (Camée). (15 avril 1883). — La Bourse
et les affaires. — Cette publication paraît le 1^{er}
et le 15 de chaque mois et contient de 32 à 40 pages de
texte ; abonnement : 30 francs par an. — Un nu-
méro spécimen est adressé franco contre envoi de
1 franc 50 centimes en timbres poste.

L'Édition Tresse met en vente une brochure de
M. Louis Nicollard intitulée : L'IMPECCABLE
THÉOPHILE GAULTIER ET LES SACHILLES-
GES R-MANTOUQUES. C'est une étude origi-
nale, hardie et consciencieuse des excentricités de
l'Ecole Romantique ; elle est enrichie de portraits
et d'anecdotes, véritable complément de la Confes-
sion de Sainte-Beuve, qui a fait tant de bruit, l'an-
née dernière.

La brochure des Parisiens en Province, le succès
actuel du théâtre de Cluny, vient de paraître chez
Tresse.

Deux monologues, Pas Pressé, dit par M. Co-
quelin Cadet ; Hésitations, dit par Mlle Reichem-
berg,